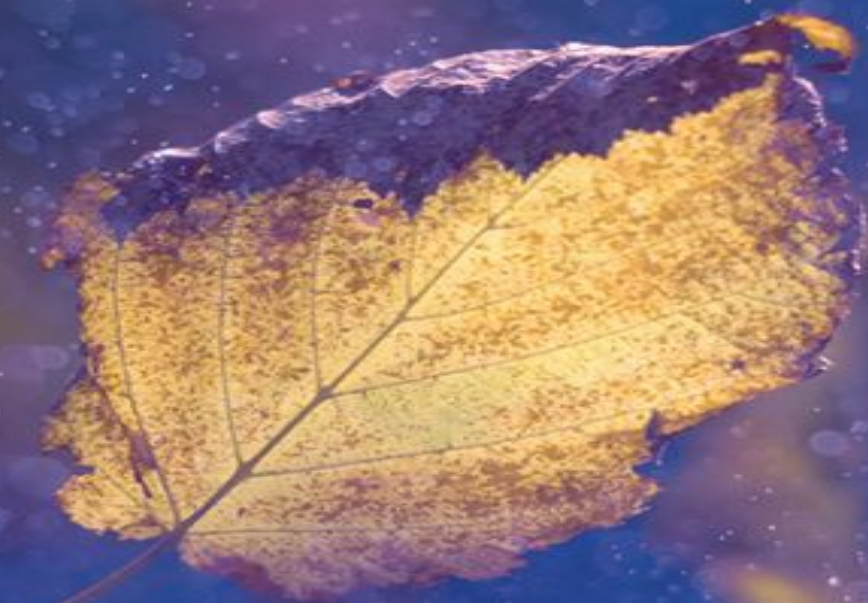


Aki Shimazaki

Niré

roman



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

Le Poids des secrets

- TSUBAKI* (prix Hervé Foulon-Un livre à relire 2021), Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712.
HAMAGURI (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec), Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783.
TSUBAME, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848.
WASURENAGUSA (prix Canada-Japon), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925.
HOTARU (prix littéraire du Gouverneur général du Canada), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971.

Au cœur du Yamato

- MITSUBA* (prix de l'Algue d'or), Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1123.
ZAKURO, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1143.
TONBO, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1286.
TSUKUSHI, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1380.
YAMABUKI (prix Asie de l'ADELF), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1470.

L'Ombre du chardon

- AZAMI*, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1551.
HÔZUKI, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1623.
SUISEN, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1700.
FUKI-NO-TÔ, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1767.
MAÏMAÏ, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1822.

Une clochette sans battant

- SUZURAN*, Actes Sud, 2020 ; Actes Sud audio (lu par Élodie Huber), 2022 ; Babel n° 1880.
SÉMI, Actes Sud, 2021 ; Actes Sud audio (lu par Bernard Gabay), 2022.
NO-NO-YURI, Actes Sud, 2022 ; Actes Sud audio (lu par Marie-Sophie Ferdane), 2022.
NIRÉ, Actes Sud, 2023 ; Actes Sud audio (lu par Mathurin Voltz), 2023.

OceanofPDF.com

Photographie de couverture : © Inna Giliarova / Getty Images

© ACTES SUD, 2023

ISBN 978-2-330-17986-1

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

AKI SHIMAZAKI

Niré

Une clochette sans battant

roman

ACTES SUD

OceanofPDF.com

La pluie qui tombait depuis tôt ce matin a enfin cessé.

On est samedi après-midi. Je suis venu en ville acheter de la peinture pour mes deux filles. S'il fait beau demain, elles vont repeindre leurs bureaux.

Je consulte ma montre en sortant de la quincaillerie. Il est cinq heures vingt. Je pense aller voir mes parents à leur résidence. Ils dînent normalement vers six heures et demie. Je pourrai rester un peu. Ma mère souffre de la maladie d'Alzheimer. Depuis quelques années elle ne me reconnaît plus et me considère comme une simple connaissance. Nous nous saluons avec de petits mots polis, presque toujours les mêmes. J'espère qu'elle m'accueillera de bonne humeur aujourd'hui.

Un vent d'ouest souffle. Le soleil point entre les nuages. Une lumière typique de mai. En me dirigeant vers ma voiture, je téléphone chez moi. Miyoko répond :

— Dépêche-toi, papa ! On t'attend.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Maman a acheté un gâteau aux bleuets ! Elle va annoncer une bonne nouvelle au repas.

Une bonne nouvelle ? Ça m'intrigue. Ma femme enseigne le piano. Aujourd'hui, trois de ses élèves ont participé à un concours régional. Peut-être ont-ils gagné des prix ? Ou bien a-t-elle reçu une offre intéressante liée à sa carrière ? Je promets à Miyoko de rentrer tout de suite après une courte visite chez ses grands-parents.

Au volant, j'allume la radio. Un célèbre violoncelliste est interviewé. J'augmente le volume.

“... Lorsque j'avais cinq ans, j'étais fasciné par la sonorité de ce gros instrument. Mes parents ne sont pas musiciens. Je les ai suppliés de m'en acheter un et de me trouver un professeur. Cela les a interloqués. J'ai insisté. Ma mère a compris mon sérieux et elle a cherché à convaincre mon père. Finalement, celui-ci a accepté à condition que je persévère au moins un an. Quelle joie ! Malgré tout, j'ai été très déçu quand j'ai reçu mon instrument, il était si petit. Je voulais vraiment grandir le plus vite possible...”

Je souris en imaginant un garçon de cinq ans debout à côté d'un violoncelle pour adulte. L'interview se termine. Puis s'ouvre une des suites de Bach. Je songe à l'époque où j'ai commencé la guitare. J'avais treize ans. Je n'ai jamais oublié mon exaltation à la première écoute du *Concerto d'Aranjuez* de Rodrigo, ni le moment où mon père m'a autorisé à prendre des leçons. Depuis, je n'ai pas cessé de pratiquer. Ma femme me taquine : “Quoi qu'il arrive, ta guitare reste ton amante.”

Ma mère aimait la musique classique. C'est elle qui m'avait offert le CD de Rodrigo et appris les noms des compositeurs, des interprètes, des grands chefs d'orchestre internationaux. Elle mentionnait souvent Rei Miwa, un maestro japonais.

L'an dernier, un orchestre amateur m'a demandé de jouer le concerto de Rodrigo. C'est mon professeur de guitare qui m'avait recommandé. J'ai aussitôt accepté. Ce qui m'a le plus enthousiasmé, c'était que cet orchestre envisageait d'inviter Rei Miwa pour nous conseiller. Quelle idée audacieuse ! Et il est réellement venu et m'a félicité. Ce fut une expérience inoubliable. Mes parents ont assisté à cette répétition. Malheureusement, ma mère n'a pas réagi à la vue du fameux musicien.

Cela fait sept ans que le médecin lui a diagnostiqué la maladie d'Alzheimer. Depuis, mes parents vivent dans cette résidence. Elle ne reconnaît plus que mon père. Elle traite ma sœur Anzu comme une amie.

Elle ne se souvient pas non plus de sa fille aînée Kyôko, morte il y a six ans. Elle croit qu'elle n'a pas d'enfants. Chaque fois, elle me salue avec un léger sourire : "Bonjour, monsieur. Comment allez-vous ?"

OceanofPDF.com

À l'accueil de la résidence, j'inscris mon nom et échange quelques mots amicaux avec la réceptionniste. Puis je prends l'ascenseur pour monter au troisième étage, où mes parents habitent. Je frappe à la porte et mon père m'ouvre :

— Nobuki !

Enchanté, il m'invite à entrer. Il est habitué à mes visites à l'improviste. Je lui mentionne que j'ai fait des achats dans une quincaillerie près d'ici.

— Maman est là ?

— Non, ta sœur l'a emmenée dans un jardin public. Elles reviendront dans une demi-heure.

J'ai soif et lui demande un peu d'eau. Installé sur le canapé, je regarde leur espace toujours propre et bien en ordre. Devant moi, sur la table basse, sont déposés un magazine politique, une revue d'économie et le journal d'aujourd'hui. Mon père était ingénieur en mécanique automobile. Mis à part la lecture, il n'a pas de passe-temps particulier.

Il m'apporte un verre avec des glaçons et s'assied en face de moi.

— Quoi de neuf, *ségaré* ¹ ?

Ségaré ? C'est la première fois qu'il m'appelle ainsi. Je réponds :

— Rien de spécial. Tout se passe bien chez moi. Comment va maman ?

— Elle n'est plus capable de marcher seule.

— Depuis quand ?

— Depuis trois jours, peu après ta dernière visite. Elle se déplace désormais en fauteuil roulant.

Cela m'étonne. Elle ne se sert d'une canne que depuis trois mois. Je n'imaginais pas qu'elle faiblirait si vite.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?

— Rien, dit mon père. Ici, le personnel s'occupe très bien de tout.

— A-t-elle encore de l'appétit ?

— Plus beaucoup maintenant. Elle dort moins bien. Parfois, elle se réveille la nuit et se parle à elle-même.

— Ah bon... murmuré-je.

— Heureusement, je n'ai pas à m'inquiéter d'une fugue.

Il prononce le mot "fugue" avec un sourire taquin. Je ne sais quoi dire. Le silence s'installe quelques instants. Cela me met un peu mal à l'aise. Chez moi, c'est constamment animé de voix féminines. Il reprend :

— Malgré tout, ta mère semble relativement calme. Elle fredonne souvent la chanson *Sémi*.

Il s'agit de sa seule composition, réalisée dans sa jeunesse. Mes filles connaissent les paroles par cœur. Je tente de les réciter dans ma tête. *Sémi, sémi, sémi, où te caches-tu ? Après tant d'années sous terre...* J'ai oublié le reste.

Mon père a envie de fumer. Nous sortons sur le balcon.

Il aime m'écouter parler de mon métier. Je travaille en tant qu'ingénieur civil dans une compagnie de construction. Je lui mentionne un nouveau projet de grand pont. Nous venons d'engager un sous-traitant à Matsue, une ville voisine. Il me pose des questions intéressantes. En discutant, j'observe le mont Daisen, sur lequel la neige a disparu.

Il me demande :

— Tes filles, quel âge ont-elles maintenant ? Je sais qu'elles sont nées à un an d'intervalle.

— Miyoko a dix ans, Namiko neuf.

— Déjà ? Le temps file comme une flèche ! Et notre bru ?

— Ayako a trente-trois ans, quatre ans de moins que moi.

— Vous êtes jeunes. Souhaitez-vous avoir d’autres enfants ?

— Je ne pense pas. L’enseignement du piano l’occupe beaucoup. C’est sa passion.

— Elle diffère de ta mère, qui se contentait d’être femme au foyer.

Je commente franchement :

— Chacun son rôle. Ayako admire son courage d’avoir pris soin de ses beaux-parents jusqu’à leur mort. Elle pense que maman aurait été une excellente infirmière.

Il murmure :

— C’est vrai... Je n’avais jamais réfléchi ainsi.

Je renchéris :

— Ayako admire également ta patience. Elle espère que j’agis comme toi si elle tombait malade.

Il affiche une gêne. Nous continuons à parler de ma mère. Je lui rapporte ce qu’elle me répétait lorsqu’elle était encore lucide. “Nobuki, ta naissance a vraiment réjoui ton père ainsi que ses parents, beaucoup plus que celle de tes sœurs.” Mon père m’écoute en silence. Puis il constate :

— Je souhaitais avoir au moins un garçon. C’est normal. Regarde la famille impériale. Elle tient absolument à avoir des héritiers mâles.

Il accorde une grande importance à ce que notre nom se perpétue. Ça doit l’attrister que mes filles portent éventuellement celui de leur mari. Je plaisante :

— Heureusement, nous ne sommes plus dans ce carcan traditionnel.

Il me jette un regard désapprobateur. Je consulte ma montre. Il est déjà six heures vingt.

— Il faut que j’y aille.

— C’est dommage que ta mère ne soit pas là.

Nous revenons à l’intérieur. Je lui annonce :

— Pour l’anniversaire de maman, Ayako aimerait organiser une soirée musicale. Ce sera un samedi de juin.

— C’est gentil à elle. Nous viendrons avec plaisir.

Il me raccompagne à la porte d'entrée. Soudain il se remémore quelque chose, puis se dirige vers son bureau et fouille dans un tiroir. Il revient avec une vieille enveloppe.

— Je l'ai trouvée l'autre jour dans une boîte.

L'enveloppe est déjà ouverte. Curieux, je regarde le contenu. C'est un papier jauni, plié en quatre. En le dépliant, je m'écrie :

— Une rédaction que j'avais faite en première année de primaire.

Je lis avec nostalgie le titre, "Mon nom".

— Tu t'en souviens, alors ?

— Bien sûr ! J'avais gagné un prix et tu étais très fier.

Il acquiesce de la tête avec un air satisfait.

Je descends au rez-de-chaussée. En sortant de l'ascenseur, j'aperçois devant la réception Anzu poussant notre mère dans son fauteuil roulant. Je m'approche et salue d'abord maman :

— Bonsoir, Fujiko-san. Comment allez-vous ?

Elle me fixe avec un petit sourire :

— Je vais très bien, merci monsieur.

Son ton serein me rassure. Puis elle me demande sérieusement :

— On se connaît ?

Étonné, je me tourne vers ma sœur, qui écarquille les yeux. Je réponds à maman :

— Oui madame. Je m'appelle Nobuki Niré.

Elle scrute mon visage quelques instants puis secoue la tête.

— Non, je ne vous connais pas.

1. Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

Le ciel se dégage et se teinte de rouge. Je retourne chez moi.

Le trafic dans ma direction paraît fluide. J'écoute le CD de *Souvenirs de l'Alhambra*, une pièce de guitare classique que je pratique depuis un mois. La mélodie mélancolique se superpose au visage de ma mère. "On se connaît ?" Sa question tourne dans ma tête.

Les symptômes d'Alzheimer ont débuté lorsqu'elle avait soixante-cinq ans environ et qu'elle a commencé à toucher sa pension. Avant son mariage avec mon père, elle avait travaillé pendant dix ans dans une bibliothèque de notre ville. Ensuite, elle s'est exclusivement consacrée à sa famille, hormis quelques courtes périodes de remplacement à temps partiel au même endroit. Mes parents ont le même âge. Mon père avait alors déjà pris sa retraite. J'avais vingt-cinq ans. Je venais de rencontrer Ayako.

Un vendredi, ma mère m'a téléphoné :

— Nobuki, es-tu libre demain après-midi ?

Les samedis, ma petite amie enseignait le piano jusqu'à cinq heures. De mon côté, je comptais pratiquer la guitare dans mon appartement. Je lui ai répondu :

— Pas vraiment. Pourquoi ?

— Une boutique de musique a ouvert au centre commercial K. J'aimerais acheter des CD. Peux-tu me donner des conseils ?

J'avais déjà visité cet endroit, qui me plaît beaucoup. Elle avait aussi hâte de m'emmener dans son café favori, où on servait de délicieux gâteaux. Elle ne conduisait pas. J'ai accepté de l'accompagner avec ma voiture.

D'abord, je l'ai aidée à choisir des CD de Chopin et de Mozart, puis je lui ai montré comment les écouter à l'essai. Ensuite, je suis allé au rayon des partitions de guitare. Au bout d'un moment, j'ai jeté un coup d'œil là où je l'avais laissée. Elle n'était plus là. J'ai supposé qu'elle s'était rendue aux toilettes. Je l'ai attendue quelques minutes mais elle ne réapparaissait pas. J'ai alors fait le tour du magasin, sans résultat. Je me suis renseigné à la caisse. Une vendeuse m'a gentiment répondu : "La dame a déjà réglé ses achats et elle est partie." Cela m'a étonné. Elle avait quitté la boutique sans me le dire ? J'ai payé mes partitions et suis ressorti.

Elle devait être dans son café habituel, mais j'ignorais lequel c'était. C'est un grand centre commercial avec de nombreux bistrots. Je l'ai cherchée partout. Au bout de vingt minutes, je l'ai enfin trouvée, assise seule à une table derrière la vitre. Elle mangeait un gâteau. J'y suis entré et l'ai interpellée d'un ton mécontent :

— Maman !

Elle s'est exclamée avec un air insouciant :

— Ah, Nobuki. Quelle coïncidence ! Assieds-toi, je te commande un gâteau. C'est délicieux.

Ces paroles m'ont interloqué. Se moquait-elle de moi ? Je l'ai blâmée :

— Ce n'est pas gentil de disparaître comme ça.

Son expression s'est assombrie. Elle me semblait confuse. À ce moment-là, je ne savais pas que c'était un début d'Alzheimer. Elle m'a expliqué :

— En écoutant *Le Mariage de Figaro*, j'ai eu envie d'aller au café.

— Et tu as oublié que j'étais avec toi ?

Elle a affirmé sérieusement :

— C'était un accident, Nobuki.

Je l'ai crue. Pourtant, elle m'a supplié :

— Ne raconte ça à personne, s'il te plaît, surtout pas à ton père.

C'est cinq ans après cet incident que mes parents ont emménagé dans la résidence. Ce nouvel environnement a rendu ma mère heureuse. Encore assez lucide, elle prenait du plaisir à participer aux activités culturelles avec d'autres résidents. Et l'année suivante, Kyôko est décédée d'un cancer. À partir de là, la santé de ma mère a décliné rapidement.

Trois ans après cette tragédie, un jour, alors que j'étais de passage à la résidence, ma mère m'a salué :

— Bonjour, monsieur. Comment allez-vous ?

Monsieur ? Ça m'a embarrassé. J'ai corrigé sans réfléchir :

— Maman, je suis Nobuki, ton fils.

Elle a nié :

— Je n'ai que des filles. Elles s'appellent Kyôko et Anzu.

J'ai cru que ce n'était qu'une confusion temporaire. Et une semaine plus tard, je l'ai vue appeler un jeune soignant Nobuki. Cet employé l'écoutait sans broncher. Je me suis senti très mal, bien que j'aie compris qu'il ne voulait pas embrouiller ma mère. Puis, quand elle m'a aperçu, elle m'a lancé un sourire amical : "Bonjour, monsieur. Comment allez-vous ?" Cela m'a encore troublé. Depuis, son état ne semblait plus évoluer. Il m'a fallu quelque temps pour m'adapter à cette réalité.

Et voilà qu'elle me considère comme un inconnu !

Le soleil se couche. *Souvenirs de l'Alhambra* s'est achevé. Je murmure : "On se connaît ?..." Ma mère a peut-être raison. Après tout, je ne sais pas grand-chose d'elle.

J'ai rencontré Ayako lors d'un événement caritatif donné par l'orchestre de chambre de mon ancienne université. Après le concert, les bénévoles servaient aux participants des boissons et des gourmandises. Alors que je bavardais avec un instrumentiste, j'ai remarqué une jeune femme qui m'a tout de suite attiré. C'était Ayako. Je lui ai adressé la parole. Elle venait d'être engagée par une école privée de musique. Nous nous sommes très bien entendus et promis de nous revoir le week-end suivant.

À notre premier rendez-vous, j'ai visité le studio où elle enseignait et nous avons joué la *Sonate Arpeggione* de Schubert, transcrite pour piano et guitare. Côté musique aussi, ça fonctionnait entre nous. Ce soir-là, nous avons dîné ensemble dans un restaurant. Je ne voulais pas risquer de la perdre et lui ai tout de suite demandé de devenir ma petite amie. Elle a accepté sans hésitation.

Trois mois plus tard, nous avons décidé de nous marier. Ayako m'a présenté sa famille : ses parents, ses deux frères, ainsi que ses grands-parents, qui logeaient dans une résidence. Tous habitaient à Tottori, le chef-lieu de notre préfecture. J'ai été bien accueilli. Nous avons annoncé nos projets – louer d'abord un appartement puis acheter une maison afin qu'Ayako puisse enseigner là aussi. Mes futurs beaux-parents nous ont encouragés : “Faites comme vous voudrez. Nous souhaitons seulement que

vous viviez en harmonie.” C’est un couple très uni. J’ai appris qu’ils s’étaient mariés par *miai*, comme la majorité des personnes de leur génération.

Le problème, c’étaient mes parents. Je leur avais déjà mentionné notre relation. Je suis leur unique fils. Ils s’attendaient à ce que nous habitions avec eux, comme eux-mêmes l’avaient fait avec mes grands-parents paternels. Cela me pesait et j’ai demandé à Ayako de patienter un peu.

Un jour, ma mère est venue chez moi avec des plats qu’elle m’avait préparés. À cette occasion, je lui ai annoncé mes fiançailles avec Ayako. Contre toute attente, elle a commencé à me raconter la difficulté de sa propre vie conjugale.

— Ça ne marche pas entre ton père et moi. Nous n’avons rien en commun. Je ne sais pas comment se passera le reste de notre vie.

J’étais interloqué. Cela faisait trois mois que mon père était à la retraite. Il avait travaillé dur pour sa famille. Il n’avait aucun vice. Pour autant que je sache, il n’avait pas entretenu de relation adultère. Je n’avais jamais entendu ma mère se plaindre de lui. Pourquoi maintenant, après plus de trente-cinq ans de mariage ? Elle a ajouté :

— Je compte habiter seule, quelque part ailleurs.

Ses paroles m’ont vraiment désorienté. J’ai supposé que le retour à la maison de mon père venait soudainement déséquilibrer sa vie et qu’elle se sentait un peu perdue. J’ai songé à “l’incident”, ainsi qu’à sa requête, que je n’en parle pas à papa.

— Maman, tu devrais trouver quelque chose qui vous amuse ensemble. Voyager par exemple.

Elle n’a pas réagi. Je restais silencieux. Elle m’a dit :

— Si vous viviez avec nous, ça aiderait à améliorer notre vie. Nous nous occuperions de nos petits-enfants et la maison serait animée comme autrefois.

Je me sentais menacé. J’ai déclaré :

— Non, Ayako et moi n’habiterons pas avec vous.

Elle m’a regardé, l’air désespéré. Soudain, elle s’est énervée :

— Tu es notre seul fils ! Tu dois penser à nous et à nos vieux jours !

J'étais ahuri. Ses paroles n'avaient aucune cohérence. Elle a commencé à énumérer tous les efforts et sacrifices qu'elle avait faits pour notre famille. Elle a hurlé :

— Tous mes enfants sont égoïstes et ingrats ! Surtout toi, Nobuki !

C'était la première fois que je la voyais ainsi crier, incontrôlable. Elle ne s'arrêtait pas. Je n'avais qu'à attendre qu'elle se calme. Finalement, elle m'a promis de transmettre nos projets à mon père.

Deux semaines plus tard, j'ai enfin présenté ma fiancée à ma famille. Mes parents ont bien aimé leur future bru, intelligente et gentille. C'était à la mi-août, alors que Kyôko était revenue de Tokyo pour le *Bon*. Elle m'a chuchoté : “Excellent choix, comme j'imaginais !” Anzu, elle aussi, était très contente de mes fiançailles. Ma mère se comportait normalement. Cela m'a rassuré. Tout se passait agréablement. Et à la fin de cette réunion, mon père a invité Ayako à faire le tour de la grande maison et du terrain spacieux. Il lui a expliqué fièrement :

— Ce bâtiment a été construit par mon père. Quand Nobuki était enfant, nous étions nombreux : ma femme et moi, nos trois enfants et mes parents. Maintenant, il n'y a que nous deux. Nous serons ravis de vous accueillir.

Ayako m'a regardé, l'air perplexe. Confus, j'ai tourné la tête vers ma mère, qui a renchéri :

— Ayako-san, on pourra bâtir une annexe sur le coin du terrain. Là, vous pourrez pratiquer et enseigner le piano.

Cette idée a enchanté mon père. Alors que ma fiancée restait déconcertée, ma mère s'est exclamée :

— J'ai hâte de m'occuper ici de nos petits-enfants !

Mon père m'a souri. C'est là que j'ai déclaré :

— Papa, nous n'habiterons pas dans cette maison. Je l'ai déjà expliqué à maman.

Très surpris, il a regardé ma mère, qui n'a pas réagi. J'étais étonné : “A-t-elle oublié sa promesse ?” Mon père a repris :

— Nobuki, tu es notre héritier. Il faut que nous discussions ensemble de la famille Niré.

— Non, c'est maintenant notre vie. J'en discuterai avec ma fiancée.

Mes paroles l'ont ébranlé. Ma mère était décontenancée. Mes sœurs n'osaient pas nous interrompre. La réunion s'est achevée dans une atmosphère de gêne.

Le soir, mon père m'a téléphoné :

— Est-ce ta fiancée qui refuse de vivre avec nous ?

J'ai nié aussitôt :

— Non, papa. C'est notre décision.

— Vous pourrez néanmoins emménager ici quand vous aurez un bébé. Ta mère s'en occupera afin qu'Ayako puisse travailler.

— Merci, mais nous nous débrouillerons.

— Tu ne veux pas hériter de cette maison ?

— Non. Tu pourras la donner à mes sœurs.

Il s'est tu, certainement froissé. Pour l'apaiser, je l'ai remercié de tout ce qu'il avait fait pour m'élever, lui ai signifié à quel point j'avais de la chance d'être son fils. Il a murmuré :

— Bonne chance à vous deux...

Le lendemain, ma mère est venue seule à mon appartement. Elle a encore insisté pour que je change d'avis et a recommencé à se plaindre de mon père. J'ai tenté de la raisonner.

— Maman, ne compte pas sur moi ni sur ma future famille. Tu es maintenant libre, c'est ta vie, tu fais ce que tu veux.

Brusquement, elle a éclaté en sanglots. Désorienté, je l'ai à nouveau encouragée à trouver des façons de mieux vivre aux côtés de mon père. Je lui ai promis de passer régulièrement les voir et de ne pas manquer les retrouvailles.

Ayako et moi nous sommes mariés et avons emménagé dans un petit appartement en banlieue. Elle continuait d'enseigner à l'institut de musique. L'année suivante, elle a mis au monde notre première fille. Et quand elle est

tombée enceinte de la seconde, nous avons acheté une maison, toujours en banlieue, celle que nous habitons aujourd'hui.

Ma mère oubliait des choses de plus en plus fréquemment. Elle avait soixante-dix ans lorsqu'elle a finalement accepté de consulter un médecin.

OceanofPDF.com

Je suis de retour chez moi. Avant d'entrer dans la maison, je passe au garage déposer mes achats. Alors que je mets les pots de peinture sur une étagère, ma femme vient me chercher pour le dîner.

— Comment va belle-maman ?

Je lui réponds qu'elle ne peut plus marcher seule depuis trois jours. Ayako m'encourage à aller la voir plus souvent. Je m'abstiens de lui mentionner que ma mère ne me reconnaît plus du tout.

— Et ton père ?

— *Oyaji* va très bien.

Ayako sourit au mot "*oyaji*", que je prononce devant elle pour la première fois.

— Mes frères utilisent ce terme depuis leurs années d'études. Il donne une nuance virile, comme pour signifier des rapports matures et égaux entre un fils et son père.

— Matures et égaux ? C'est intéressant.

Elle me parle du concours régional auquel ses trois élèves ont participé aujourd'hui. L'un d'eux a gagné une médaille d'or. Chacun a fait de son mieux et les parents ont remercié Ayako pour son enseignement dévoué. Je la félicite. Puis l'interroge :

— C'est quoi, alors, cette autre bonne nouvelle que tu veux annoncer au dîner ?

Elle baisse la voix :

— Tu es l'exception. C'est pour cela que je suis venue t'informer d'abord.

Je regarde son visage lumineux. Bien qu'il n'y ait personne autour de nous, elle me chuchote à l'oreille :

— Je suis enceinte d'un mois.

— Quoi ?!

Elle met l'index sur sa bouche :

— Chut ! Mon médecin m'a contactée cet après-midi. Tout semble bien.

Un troisième enfant ? Et moi qui viens de dire à mon père que nous ne l'envisagions pas. Elle épie ma réaction :

— Tu n'es pas content ?

— Si, je suis ravi ! Seulement ça me surprend car je croyais que tu n'en voulais plus. C'est tout.

Ayako sourit. Malgré moi, j'ajoute :

— Cette fois, j'espère que ce sera un garçon.

Elle réagit d'un ton amusé :

— Qui sait ? Quel que soit son sexe, l'enfant sera ton sosie comme nos filles. Je serai jalouse de toi.

— L'accouchement est prévu pour quand ?

— Pour janvier.

Au dîner, ma femme annonce sa grossesse aux filles, qui se réjouissent beaucoup plus que je ne m'y attendais. Miyoko et Namiko s'écrient : "Quel cadeau !", "Merci, maman !". Chacune d'elles nous promet de s'occuper du bébé. L'aînée lance : "Je veux un petit frère." La cadette objecte : "Moi, je veux une petite sœur !" Elles nous demandent :

— Qui choisira son nom ?

Leur mère répond :

— Si c'est un garçon, papa le nommera, si c'est une fille, ce sera moi.

C'était ce qu'elle avait décidé lors de sa première grossesse. Nos enfants s'amuse à proposer des prénoms au hasard. J'observe leurs visages. Elles me ressemblent en effet plus qu'à Ayako. Je m'imagine avoir un garçon

tenant de moi aussi. Je comprends la grande joie de mon père à ma naissance après celle de mes deux sœurs.

Le repas se conclut par le gâteau aux bleuets. Nous ne traînons pas à le terminer. Je lave la vaisselle et les filles l'essuient. Puis je sors la table de ping-pong du garage et l'installe dans un coin du jardin. Elles jouent bien pour leur âge. Physiquement très actives, les deux préfèrent le sport à la musique et prennent des cours de natation et de karaté. Je fais une partie avec elles.

J'entre dans le salon, où Ayako se repose en lisant une revue. Malgré sa fatigue de la journée, elle est de bonne humeur. Nous parlons à nouveau de notre futur bébé et discutons de l'aménagement d'une autre chambre. Ayako compte prendre un congé maternité d'un an à partir de début décembre.

Ensuite, je vais pratiquer la guitare dans mon petit studio du rez-de-chaussée. J'ai un cours mercredi soir chez mon professeur. Il est espagnol. Le jour, il enseigne dans la même école qu'Ayako. Nous nous entendons très bien et je fais beaucoup de progrès avec lui.

J'ouvre la partition de *Souvenirs de l'Alhambra*. Récemment, un orchestre amateur de notre région m'a proposé de participer à un concert qui aura lieu au printemps prochain. Je serai occupé par notre nouveau-né à cette période, mais j'accepterai si on me laisse choisir un ou deux morceaux en solo.

Au bout d'une heure, je reviens au salon. Ayako me dit :

— Ton père m'a appelée pendant que tu répétais.

— *Oyaji* t'a téléphoné ?

— Oui. Nous avons discuté de l'anniversaire de ta mère. Il se demandait si on pourrait chanter la chanson *Sémi* et si je pourrais vous accompagner au piano. J'ai accepté avec grand plaisir.

— C'est gentil, Ayako.

Elle ajoute :

— Il m'a félicitée pour ma grossesse.

— Tu lui as déjà annoncé ?

— Pas moi. C’est Miyoko qui lui a d’abord répondu. Elle s’est écriée :
“Grand-papa, maman est enceinte ! Je veux que ce soit un garçon !”

OceanofPDF.com

Ce soir, excitées par la grossesse de leur mère, les filles n'ont pas envie de se coucher à l'heure habituelle. Je les invite au salon pour leur montrer ma rédaction d'enfant que mon père a retrouvée chez lui. Ma femme nous rejoint, curieuse.

Je leur explique que j'avais composé ce court texte dans le cadre des devoirs de vacances d'été et que le thème pour les élèves de mon niveau était "Mon nom". J'avais sept ans. Étant en quatrième et troisième², Miyoko et Namiko comprennent mon écriture avec facilité. Elles le lisent ensemble à haute voix.

Nobuki Niré : 楡信樹 (にれのぶき)

Mon nom de famille Niré veut dire "orme". Tout le monde le porte chez nous : mes grands-parents, mes parents, mes deux sœurs et moi. Mon prénom Nobuki veut dire "arbre fidèle". Donc, je suis l'orme, arbre fidèle. Cela me plaît beaucoup. C'est mon père qui m'a nommé. Il espérait que je deviendrais quelqu'un d'honnête et fort...

Miyoko commente :

— Tes parents devaient être fiers.

— Eh oui, surtout mon père.

J'ajoute que j'avais gagné le premier prix des trois classes. Namiko me demande :

— Quelqu'un t'a aidé ?

— Mais non, pas du tout. Je me suis débrouillé tout seul.

— En première année, on n'apprend pas les *kanji* de ton nom. Ils sont trop compliqués. Ta mère te les avait montrés ?

— Non, c'était mon père.

En réalité, ma mère avait protesté : “Pourquoi si tôt ? Ses camarades de classe ne pourront pas les lire.” Elle avait raison. Néanmoins, mon père avait insisté : “Nobuki n'a qu'à noter les *furigana*. C'est son nom, il doit connaître ses *kanji* dès maintenant.”

Ma femme m'interroge :

— Ton père s'est-il impliqué dans l'éducation de tes sœurs aussi ?

— Non, seulement pour la mienne.

Je fais allusion à mon enfance. Quand je suis né, mes sœurs avaient sept et cinq ans. Mon père me chérissait comme la prune de ses yeux. Nous jouions ensemble à la balle, pêchions dans la rivière, nagions dans la mer. Dès mon entrée à l'école, c'est lui qui surveillait mes devoirs et assistait aux fêtes scolaires. Mes sœurs plaisantaient : “Nobuki, le chouchou de papa !” Mon épouse me taquine :

— Si notre bébé est un garçon, tu te comporteras comme ton père.

Miyoko compte le nombre total de *kaku* de mes *kanji* : 楡信樹. Elle s'exclame :

— Trente-huit ! C'est trop pour sept ans !

— En effet, ris-je. Néanmoins cela m'amusait, comme de dessiner une machine.

Je raconte à mes enfants qu'un de mes camarades s'appelait Hajimé Naka : 中一. Ses deux *kanji* ne comptant que cinq *kaku*, on les apprend en première année. Mais les miens, “nobu 信” et “ki 樹”, ne sont enseignés qu'en quatrième et sixième année, et “niré 楡” ne se voit pas à l'école, puisque c'est une écriture ancienne. J'ajoute :

— Ce camarade-là écrivait son nom en trois secondes. Je l’enviais. Mais finalement, j’ai fini par beaucoup aimer le mien. “L’orme, arbre fidèle.” Je le trouve toujours magnifique.

Namiko déclare :

— Moi aussi, j’écrirai désormais “Niré” en *kanji*.

Miyoko questionne sa mère :

— Tu portes le nom de famille de papa. Mais tu avais ton propre nom avant votre mariage. Pourquoi y as-tu renoncé ?

— Il faut choisir l’un des deux et j’ai suivi la coutume.

— Pourquoi chacun ne peut-il pas garder son nom de famille ?

— La loi est encore ainsi au Japon.

La cadette m’interroge :

— Quel est le nom de jeune fille de Fujiko-*san* ?

— Ma mère ? C’est Kajiyama.

— Fujiko Kajiyama ? C’est beau ! Je le préfère à Fujiko Niré.

L’aînée renchérit :

— Nobuki Kajiyama. C’est beau aussi, papa.

2. La quatrième année correspond au CM1 en France, et la troisième, au CE2. La rentrée scolaire, au Japon, a lieu au mois d’avril.

Le lendemain, c'est ensoleillé et sec. La météo prévoit que la température montera jusqu'à vingt-trois degrés. Un peu chaud pour cette période.

On est dimanche. Ayant bien dormi, nous prenons ensemble un petit-déjeuner tardif. Ce matin, j'aiderai mes filles à peindre leurs bureaux. Elles ont hâte, contentes des couleurs qu'elles ont choisies elles-mêmes.

Ma sœur me téléphone. Elle me félicite d'abord pour la grossesse d'Ayako puis mentionne des meubles présents dans le débarras chez elle, c'est-à-dire l'ancienne maison de nos parents. Il reste encore des choses qui nous appartenaient, à mes sœurs et moi. Ensuite, Anzu me parle de notre mère et m'encourage : "Pose-lui des questions sur son enfance, elle sera heureuse." Je lui réponds que j'essayerai.

Après le repas, alors que ma femme fait le ménage, je descends les bureaux des filles et les dépose dans l'arrière-cour. Celui de Miyoko était le mien lorsque j'étais enfant. Celui de Namiko provient de Kyôko. Je mets un masque pour les poncer.

La cadette me questionne sur ma sœur décédée :

— Tante Kyôko était-elle studieuse ?

— Oui. Elle n'avait que des bonnes notes. J'ai toujours entendu ses anciens enseignants la couvrir de louanges : "Kyôko Niré était intelligente, polie, fiable. Elle aidait les élèves moins doués. C'était un excellent modèle."

— Était-elle belle ?

— Oui, très belle.

Kyôko avait beaucoup de succès auprès des garçons. Étant exubérante et active, elle attirait les regards. Ses camarades la comparaient à Anzu qui avait le caractère opposé. Certains les taquinaient : “Vous êtes vraiment des sœurs ?” En réalité, elles tenaient toutes les deux de notre père.

— À quel âge est-elle morte ?

— À trente-sept ans.

— C’est ton âge maintenant, papa.

— Exactement.

Kyôko est restée coquette jusqu’à ses derniers jours. Je revois son beau visage, ses cheveux noirs, sa silhouette élancée. La cadette murmure, comme une adulte :

— Pauvre grand-mère... Ça a dû être dur pour elle.

J’acquiesce de la tête sans un mot.

Kyôko a vécu très librement mais sans veiller à sa santé. Elle était trop sûre d’elle et orgueilleuse, elle avait sans doute des ennemis. Pourtant, j’aimais bien son indépendance et son féminisme. Lorsque j’ai commencé mon travail d’ingénieur civil, elle m’a dit quelque chose de significatif : “Nobuki, tu es un peu naïf à l’égard des filles, trop pris par ton travail et ta guitare. Méfie-toi de celles qui ne recherchent que la stabilité, et à faire des enfants. Choisis une fille instruite, autonome d’esprit et ayant une profession digne de toi. Peut-être une musicienne, amateur ou non, avec qui tu puisses t’amuser. Ne pense pas trop à ta responsabilité d’héritier de la famille Niré.”

Sa mort prématurée m’a beaucoup attristé. Cependant, ce qui m’a le plus affligé, c’est le chagrin de notre mère. Je n’oublierai jamais ses paroles : “Kyôko, tu es stupide ! Tu es ingrate ! Personne ne doit mourir avant ses parents.”

Je termine le ponçage du bureau de Namiko. Les filles se mettent à le peindre ensemble, sans arrêter leur babillage. Pendant ce temps, je m’occupe de celui de Miyoko, qui fut le mien jusqu’à la fin du primaire. Ce bureau me plaisait beaucoup. Il contient trois tiroirs profonds de chaque

côté, et un plat au milieu pour ranger des feuilles de papier, des crayons, des règles. Malheureusement, ce dernier ne s'ouvre plus, peut-être à cause de la dilatation du bois par l'humidité.

Ma femme descend de la cuisine et nous propose :

— Si on se promenait sur la plage, cet après-midi ? Ensuite, on pourrait dîner dans notre restaurant habituel.

Cette idée réjouit les enfants. Puis elle m'informe :

— S. t'a laissé un message sur le répondeur.

S. est un ami de lycée. Ses parents vivent dans une résidence privée de luxe, pas loin d'ici. Lorsqu'il leur rend visite, il passe des fois nous voir.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— La résidence de ses parents vient de déposer le bilan.

OceanofPDF.com

Le temps est toujours magnifique. Ma famille et moi nous rendons à la plage.

S. est censé nous rejoindre après la visite à ses parents. Il ne voulait pas déranger notre sortie familiale. Mais ma femme m'a proposé de l'inviter en me taquinant : "Tu es assez fatigué de nos bavardages de filles. Nous te laissons tranquille avec ton ami, profite-en." S. est ingénieur comme moi et lui aussi guitariste amateur. Il est marié et a deux garçons. Il vit avec sa famille à Okayama.

J'aime l'odeur de la mer. Je respire à fond en observant le paysage. Au loin à droite brille le mont Daisen. Au-dessus de nous, des goélands voltigent en criant. Maman nous emmenait ici, mes sœurs et moi, lorsque nous étions petits. Elle pouvait encore nager jusqu'à l'année dernière. J'ai marché sur cette plage avec elle il y a deux mois. C'était un après-midi ensoleillé comme aujourd'hui. Elle m'a dit en pointant du doigt le mont Daisen, dont le sommet était encore enneigé : "Monsieur, c'est le mont Fuji."

Ma femme lit un magazine, installée sur sa chaise pliante. Nos enfants font un château de sable sans cesser de discuter. Mon ami arrive et salue tout le monde. Il souligne que mes filles paraissent jumelles et qu'elles me ressemblent vraiment beaucoup. Au contraire, dit-il, ses fils à lui tiennent de leur mère. Il rêve d'avoir une fillette aussi.

S. et moi flânons au bord de l'eau. Il semble très préoccupé par la faillite de la résidence, l'une des plus chères de notre préfecture. J'imagine l'angoisse de sa mère et de son père. J'espère que les miens ne connaîtront pas un tel malheur. Mais qui sait ? Je demande à mon ami :

— Manquait-il des clients ?

Il nie d'emblée. Selon lui, c'est dû à leur mauvaise gestion, bien que les affaires aillent très bien. Il me raconte la situation compliquée de ses parents qui doivent maintenant consulter un avocat. Ils ont vendu leur maison et versé une grosse avance afin d'habiter là jusqu'à leur mort. Ce montant étant amorti chaque mois, les frais mensuels étaient naturellement réduits. Il soupire :

— Mes parents n'y ont vécu que trois ans et doivent récupérer leur argent. Ils attendent que leur avocat vérifie quelles dispositions le propriétaire avait prises pour protéger ses clients.

Il ajoute que même si quelqu'un d'autre rachetait cette résidence, ses parents ne veulent plus y séjourner. Lui leur conseille d'emménager dans une institution publique mais ils refusent. Je lui suggère malgré moi :

— Ou chez toi ?

— Non, pas question !

Mon ami précise que sa mère n'aime pas sa femme. Même s'il consentait à inviter ses parents chez eux, ne serait-ce que temporairement, sa mère n'accepterait pas. Il souligne :

— Elle a un caractère difficile. Tant pis pour elle, je n'ai pas épousé ma compagne pour lui plaire.

Je souris amèrement à ses dernières paroles. Il a une sœur aînée mais celle-ci ne s'entend pas avec leurs parents, qui se sont opposés à son mariage. Chaque famille a ses problèmes.

S. me questionne sur la résidence où mes parents sont installés, eux qui en sont très satisfaits. Un couple la dirige avec ses enfants, ils sont tous très dévoués. Le personnel expérimenté, beaucoup d'activités gratuites, rien à payer d'avance, des frais mensuels raisonnables...

— Combien de temps ont-ils attendu leur tour ?

— Un mois, réponds-je. Pas comme maintenant où cela prendrait deux ans environ.

— Deux ans ! C'est trop long pour mes parents.

Il soupire de nouveau. Puis il me demande des nouvelles de ma mère. Je l'informe brièvement de son état. Il me raconte d'un ton nostalgique :

— Je me souviens d'elle comme d'une personne simple, honnête, attentionnée. Je l'aimais beaucoup. Au lycée, je venais chez toi pour répéter notre duo de guitares que nous donnions aux fêtes de l'école. Chaque fois, elle nous offrait du gâteau ou des *onigiri* qu'elle avait confectionnés. Tout était délicieux. J'avais toujours hâte qu'on se retrouve. Je rêvais même que ma mère soit comme elle.

J'avais complètement oublié cette époque-là. Je ne savais même pas que maman lui plaisait autant. Sa mère gérait une boutique de vêtements pour femmes. Elle était rarement à la maison et je ne l'ai rencontrée qu'à une seule occasion.

— Quand as-tu vu ma mère pour la dernière fois ?

S. réfléchit et me répond :

— Peut-être un an après ton mariage. C'était dans un café du centre-ville. Elle était seule. Je l'aurais bien saluée, mais elle avait l'air tellement concentrée sur son écriture que je n'ai pas osé la déranger.

— Son écriture ?

— Oui, elle rédigeait quelque chose dans un cahier.

Devant nous, la plage s'étend sur encore quelques centaines de mètres. Nous retournons lentement vers l'endroit où nous avons laissé ma famille.

Nous parlons de nos amis communs. D'après lui, K. serait en train de divorcer. Lui et son épouse ont une fille de l'âge de mon aînée. La cause de leur séparation m'atterre. K. aurait donné à sa fille le prénom de son ex-petite amie. C'est pathétique.

— Chez nous, c'est Ayako qui a nommé nos filles.

S. plaisante :

— Tu as été sage de l'en charger.

— Non, c'était sa décision. Et si c'était un garçon, ça aurait été moi.

— Vous envisagez d'en avoir d'autres ?

— Ayako est enceinte d'un mois.

— C'est vrai ? Félicitations ! Tes parents aussi doivent être contents.

— Mon père, oui. Quant à ma mère, je n'en ai aucune idée.

— Je comprends...

S. reste silencieux quelques instants. Puis il reprend d'un ton hésitant :

— Nobuki, je sais que tu n'as pas de liens de sang avec tes parents, mais...

Quoi ? De quoi parle-t-il ? Confus, je regarde mon ami, qui poursuit :

— Malgré cela, vous semblez très unis en tant que famille, beaucoup plus que chez nous. Même maintenant que ta mère est atteinte de cette maladie...

Je le coupe en m'écriant :

— Je ne suis pas un enfant adopté !

Mon ami S. vient de partir. Ayako lit, toujours installée sur sa chaise pliante. Pleines d'énergie, les filles jouent au badminton et je les rejoins. Vers cinq heures, comme nous avons tous très faim, nous quittons la plage pour dîner dans notre restaurant habituel.

Nous arrivons à la maison peu après sept heures. Les enfants courent aussitôt dans l'arrière-cour voir leurs bureaux repeints. Je les monte dans leurs chambres. Très satisfaites, elles prennent un bain ensemble et se couchent tout de suite. Ma femme et moi regardons les informations à la télé dans le salon.

Je me sens encore perturbé. "C'est ridicule...", murmuré-je. S. croyait réellement que j'étais un enfant adopté. Il le tenait de M., un de nos camarades de lycée. Je lui ai dit sérieusement : "Si tu veux, je pourrai te montrer mon *koseki*." Il s'est aussitôt excusé et m'a promis de corriger l'erreur de M.

Le journal télévisé terminé, je mentionne à Ayako cette rumeur. Elle s'esclaffe :

— Que c'est drôle ! J'ai vu les photos de toi bébé, avec ta mère à l'hôpital. J'ai trouvé que tu lui ressemblais beaucoup.

Elle a raison. En revanche, je diffère de mon père. Je suis mince et grand tandis qu'il est de corpulence moyenne. Mon visage est ovale et le sien carré. Lorsque j'étais écolier, ma mère me répétait : "Tu me rappelles plutôt

mon grand-père. C'est donc un atavisme." Mais je suis du groupe B, comme mon père.

Je prends un bain avec Ayako. Après quoi, je commence à fouiller dans l'*oshiiré*. Elle me demande en bâillant :

— Que cherches-tu ?

— Un album photos.

— Lequel ?

— Celui que ma mère m'a donné peu après notre mariage.

— Ah, l'album de ta petite enfance. Je sais où il est.

Elle retire d'un coin une boîte en carton.

— Le voilà, mon chéri. Tu pourrais le montrer à S.

Je l'apporte au salon. Je ne l'ai pas ouvert depuis des années. Installé sur le canapé, je le feuillette. Ce sont des photos de moi jusqu'à la fin de la maternelle. Elles sont soigneusement rangées par ordre chronologique. Je crois que ma mère avait fait la même chose pour mes sœurs.

Sur la première page apparaît une grande photo de moi bébé enveloppé d'une layette blanche. En dessous, je vois quelques mots écrits à la main : "Le troisième jour, 3,48 kg." Sur la deuxième, ma mère me porte dans ses bras. Elle a l'air épuisée. Nous sommes dans une chambre d'hôpital.

En poursuivant, je découvre deux photos prises au même endroit. Sur l'une d'elles, on voit mes deux sœurs, debout à côté de ma mère qui m'allait. Kyôko a sept ans et Anzu cinq. Elles fixent l'appareil. Derrière elles, plusieurs vases de fleurs sont posés sur le rebord de la fenêtre. Sur l'autre, notre père me porte dans ses bras. Il semble comblé. Ma mère reste assise sur son lit. Cette image est un peu floue. Ça doit être Kyôko ou Anzu qui l'a prise.

Je tourne la page. La famille Niré réunie devant l'entrée de l'hôpital : mes parents, mes grands-parents, mes sœurs, et moi dans les bras de ma grand-mère. Mon grand-père a ses mains posées sur les épaules de mes sœurs. Ma mère se tient debout à côté de mon père. Tout le monde sourit, sauf elle qui apparaît encore fatiguée.

Je poursuis attentivement, ce que je n'avais jamais fait auparavant. C'est plutôt Ayako qui avait manifesté un grand intérêt pour cet album lorsque je l'ai reçu. Elle voulait savoir comment nous étions, moi bébé et mes parents. Elle s'est émerveillée : "Ta mère avait quarante ans ? Quel courage d'accoucher à cet âge !"

Je vois plus loin de nombreuses photos de moi avec mon père. Il me tient dans ses bras, sur ses épaules, sur son dos, à divers endroits : dans notre jardin, au parc, à la plage, dans un café, au restaurant, dans un magasin de jouets, au terrain de jeux. Je réentends les taquineries de mes sœurs : "Nobuki, le chouchou de papa."

Il y a également des photos de mes grands-parents paternels avec moi. Je me trouve entre eux, une main tenue par chacun. Ils ont l'air toujours ravis de leur premier petit-fils. J'examine le physique de mon grand-père, costaud comme mon père. Je remarque qu'après mes trois ans, ils n'apparaissent plus nulle part. C'est étrange. Mon grand-père est mort lorsque j'avais neuf ans, et ma grand-mère, l'année suivante. Ils habitaient avec nous jusqu'à leur dernier jour.

Sur l'ultime page, je prends la pose devant la maison, vêtu d'un complet bleu foncé. C'était le jour de la cérémonie de fin d'école maternelle. Je referme l'album.

Je bâille. Il est déjà onze heures et demain, c'est lundi. Je dois me coucher.

— Nobuki, réveille-toi. C’est l’heure d’aller à l’école.

— Non, maman, je reste à la maison.

— Es-tu malade ?

— Non, je n’aime plus l’école.

— Qu’est-ce qui t’est arrivé ?

— M. dit des méchancetés. Il raconte à nos camarades que papa et toi n’êtes pas mes vrais parents.

— C’est ridicule ! Montre-lui ton *koseki*.

— *Koseki* ? Qu’est-ce que c’est ?

— C’est un document officiel de naissance. Nos noms y apparaissent pour signifier que nous sommes tes vrais parents.

— Puis-je le voir ?

— Bien sûr, Nobuki.

Ma mère me l’apporte aussitôt.

— Le voilà. Regarde, d’abord le nom de ton père et le mien, puis le tien. Nulle part n’est inscrit le mot “*yôshi*” qui veut dire “enfant adopté”.

Elle orthographie sur un papier “*yôshi*” en *kanji* : 養子. J’examine le document rempli de caractères compliqués. Je ne parviens à lire que mon nom, 榎信樹, mais je m’assure que l’expression “enfant adopté” n’y est pas inscrite. Satisfait, je me lève :

— Merci, maman. Je vais aller à l’école avec ça.

J'entre dans la classe. Le méchant M. m'attend avec ses amis pour m'embêter. Je lui tends fièrement le document. Il le lit sans difficulté, comme un adulte. Cela m'impressionne. Soudain, il rit :

— Je ne vois que les noms de tes parents ! Tu n'existes même pas !

Quoi ? Je lui arrache le papier des mains. Il a raison. Je pâlis sous le choc. Tous hurlent en chœur :

— Nobuki le menteur !

Je reviens chez moi en pleurant “Maman, maman !”. Ma mère me demande :

— Qui es-tu ? On se connaît ?

Paniqué, je m'écrie :

— Je suis ton fils, Nobuki !

Une semaine s'est écoulée. C'est encore un dimanche ensoleillé.

Cet après-midi, mes filles ont participé à une compétition de karaté en ville, à laquelle j'ai assisté jusqu'à la fin. Cela m'a intéressé. Malgré tous leurs efforts, ni Miyoko ni Namiko n'ont remporté de médailles. Mais je suis fier d'elles, car elles ont concouru avec loyauté. À la fin, j'ai remercié leur entraîneur pour son excellent travail. Avant de rentrer à la maison, j'ai décidé de voir mes parents.

Nous arrivons à la résidence vers quatre heures. Mon père nous ouvre la porte :

— Ah, voilà mes petites-filles !

Il nous invite dans sa chambre. Mes enfants lui racontent aussitôt leur compétition et lui les écoute avec amusement. Je les laisse et vais sur le balcon où se trouve ma mère. Assise sur une chaise, elle contemple le mont Daisen. Je la salue :

— Bonjour, Fujiko-san. Comment allez-vous ?

Elle tourne lentement la tête vers moi et me répond :

— Bonjour...

Puis elle me demande :

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Nobuki Niré. Je suis le frère de votre amie Anzu.

Elle sourit. Je lui propose :

— Il fait beau. Si nous nous promenions quelques minutes dans le jardin ?

Elle décline poliment :

— C’est gentil à vous, monsieur. Mais je ne peux pas suivre un inconnu.

Je ne sais plus quoi dire. Je me souviens du conseil de ma sœur : “Pose-lui des questions sur son enfance.” Alors que je cherche mes mots, mes filles nous rejoignent. Miyoko salue sa grand-mère sans gêne :

— Bonjour, Fujiko-san. Aujourd’hui, nous avons participé à une compétition de karaté.

Ma mère s’exclame :

— Karaté ? Oh là là ! C’est un sport pour les garçons.

Namiko rit :

— Non, Fujiko-san, le sport est pour tout le monde.

— Ce n’est pas vrai. Regardez le *sumô*.

— Oui, seulement pour les lutteurs professionnels. Une camarade de classe le pratique dans un club.

— Ah, bon... Je ne savais pas.

Miyoko lui demande :

— Fujiko-san, aviez-vous beaucoup de copines à l’école ?

— Non, pas beaucoup. Mais j’avais une meilleure amie. Elle s’appelait Tami. Nous habitions dans le même quartier et jouions ensemble tous les jours.

Namiko l’interrompt :

— Quelle matière aimiez-vous ?

— J’adorais l’arithmétique. J’étais bonne en *soroban*.

— Y avait-il des animaux chez vos parents ?

— Oui, un chien et un chat, nommés Shiro et Kuro.

— Qui avait choisi ces noms ?

— C’était moi. Je les avais trouvés dans la rue.

— Ils étaient alors abandonnés.

— Oui. Nos voisins voulaient les amener à la fourrière.

— Vous les avez sauvés !

— Oui, mais ça n'avait pas plu à mes parents. Mon père s'était écrié : "Non, non ! Nous ne pouvons pas les garder chez nous." J'étais très triste. J'avais alors promis de m'en occuper toute seule et maman avait finalement convaincu papa. Quand j'étais malade, Tami venait promener le chien.

Miyoko lui demande :

— Y avait-il un garçon que vous préféreriez au primaire ?

Le regard de ma mère s'illumine. Elle répond :

— Oui. Un élève que nous appelions Gaku-*chan*. Tout le monde l'adorait car il était charmant, intelligent et gentil.

— Vous étiez amoureuse ?

— Oui, très amoureuse.

Mes enfants poussent des cris d'acclamation. C'est la première fois que je l'entends raconter ces détails. En plus, elle parle très naturellement, comme si elle ne souffrait pas d'Alzheimer. Namiko reprend :

— Quel sport aimiez-vous ?

— La natation... et l'alpinisme aussi.

Puis ma mère tend le bras vers le mont Daisen :

— Regardez le mont Fuji. Je l'ai gravi à maintes reprises.

Nous sommes au début du mois de juin. D'après la météo, la saison des pluies commence dans une semaine.

C'est un samedi ensoleillé et chaud. Cet après-midi, ma femme va participer à un stage organisé par son ancienne école. Je projette d'emmener nos enfants à la cabane atelier, où ma sœur séjourne avec sa famille depuis hier. Je téléphone à Anzu, qui se réjouit que sa fillette Suzuko puisse jouer avec ses cousines. Son fils Tôru ne sera pas là, dit-elle, car il a un tournoi de karaté dans son lycée. Je fendrai des bûches pour les *kamataki* avec mon beau-frère.

La famille de ma sœur est atypique. Anzu a divorcé du père de son fils quand ce dernier avait sept ans et, cinq ans plus tard, elle a épousé Yûji. En fait, c'était alors le fiancé de Kyôko, morte peu après son accouchement. Lorsqu'ils se sont mariés, Anzu a adopté sa nièce, et son fils a été adopté par Yûji. Une union conjugale de convenance. C'est en tout cas ce que l'on croit. Peu importe, ce couple semble épanoui avec leurs enfants qui s'entendent très bien. Chez eux aussi tout le monde porte le nom de famille Niré.

J'aime bien mon beau-frère, il est ouvert d'esprit et solide. Il est directeur de la succursale de l'entreprise pharmaceutique T., ici, à Yonago. Il a perdu ses parents lors du grand séisme au Tôhoku. Ayant ni frères ni sœurs, il considère les Niré comme sa propre famille. Lorsqu'elle l'a vu la première

fois, ma mère m'a dit : "Comment Kyôko, si orgueilleuse, a-t-elle pu conquérir un homme si doux et si gentil ? J'espère qu'Anzu s'en trouvera un comme lui."

Kyôko avait rencontré Yûji à Tokyo. Elle travaillait pour une firme commerciale américaine, et lui au siège social de T. Peu après leurs fiançailles, elle est tombée enceinte. Et c'est à cette époque qu'elle a appris qu'elle avait une grave tumeur au cerveau. Yûji avait déjà accepté le poste de directeur de la succursale, ici. Kyôko l'a suivi pour se reposer. Il a pris soin d'elle avec une patience et une dévotion incroyables. Aux funérailles, ma mère l'a remercié pour tout ce qu'il avait fait pour sa fille. Il l'a serrée dans ses bras sans un mot, la laissant pleurer longtemps.

Nous arrivons à la cabane. Mes enfants et leur cousine de six ans vont jouer dans le jardin. Alors qu'Anzu est occupée dans son atelier, son mari et moi fendons des bûches à l'ombre des arbres.

Après deux heures de tâche assez épuisante, nous nous reposons à l'intérieur. Anzu nous offre des *dango* avec du *mugicha* frais. C'est délicieux. Les enfants babillent joyeusement. J'observe les poteries qui attendent la cuisson sur les étagères. Ma sœur est une artiste reconnue pour ses vases d'ikebana fabriqués à l'ancienne.

Ma fille aînée demande à sa tante :

— Qui a bâti cette cabane ?

Anzu lui répond fièrement :

— C'est mon grand-papa paternel. Il a aussi construit le four à bois. Notre maison en ville est également son œuvre.

— Était-il charpentier ?

— Non, il était fonctionnaire. Il adorait travailler la céramique. Il m'a appris tant de choses sur la magie de cet art. J'ai découvert ma passion grâce à lui.

Je songe à mon album photos, dans lequel notre grand-père disparaît après mes trois ans. Ce fait étrange me pique à nouveau. Ma cadette m'interroge :

— Et toi, papa, tu n'étais pas intéressé par la poterie ?

— Non, pas du tout.

En réalité, mon grand-père ne m'y avait jamais encouragé. “Nobuki est encore trop petit.” C'est ce qu'il répétait à ma mère. Quant à Kyôko, elle n'aimait pas la campagne et refusait même de venir ici. De toute façon, contrairement à Anzu, Kyôko et moi n'avons jamais été proches de lui.

OceanofPDF.com

Après la pause, mon beau-frère emmène les enfants se baigner à la rivière. J'aide ma sœur à ranger les bûches fendues.

Anzu est fière du four à poterie. Je l'examine. En effet, il a l'air très solide. Nous parlons de notre grand-père, mort d'un cancer du poumon. C'était un gros fumeur. Il a été alité pendant six mois avant son décès. Notre grand-mère n'étant plus très en forme, maman a pris soin de lui. Ma sœur me demande :

— J'avais quatorze ans lorsqu'il est décédé. Toi, tu en avais neuf. Tu te souviens de ce jour-là ?

— Oui, vaguement. Je jouais dans le jardin avec un ami.

Je me tais un moment et reprends :

— Je me sentais plutôt soulagé pour maman. C'était un vieillard capricieux. Je n'avais pas beaucoup d'attachement pour lui.

Anzu me jette un regard interrogatif :

— Est-ce la raison pour laquelle tu as refusé d'hériter de sa maison ?

— Pas vraiment, réponds-je. Comme toi, Ayako est très indépendante. Je veux dire d'esprit autonome. Ça manque à notre mère, qui aurait souhaité construire sa vie autour de ses enfants. J'espérais qu'elle se concentrerait sur son quotidien avec papa, ou même sans lui.

Ma sœur réfléchit. Je poursuis :

— Tu savais que maman avait pensé à vivre seule ? C'est l'époque où je venais de me fiancer avec Ayako.

Elle me regarde, l'air surpris :

— Ils se disputaient ?

— Non. Il n’y avait pas de communication entre eux. C’est pire que la querelle. Maman se sentait seule avec lui.

— Ça devait être au moment où je me tracassais pour mon propre mariage. Je n’étais pas en état de l’écouter.

— Ironiquement, ton divorce a sauvé leur vie conjugale.

— Comment ça ?

— Tu avais besoin de leur aide pour le petit Tôru et pour tes *kamataki*. Cela les obligeait à faire des choses ensemble. Maman ne se plaignait plus, surtout après avoir emménagé à la résidence. C’est ce que j’ai remarqué.

— Tant mieux.

Puis ma sœur parle de Suzuko. Récemment, un de ses camarades de classe s’est apitoyé : “Pauvre de toi. Tu n’as pas de mère, tu es une enfant adoptée.” Suzuko a aussitôt rétorqué : “Tu as tort. J’ai deux vraies mères. Maman qui m’a mise au monde et maman qui m’élève. Et c’est moi qui ai choisi les deux.” Ces paroles m’évoquent Kyôko, qui avait un caractère bien trempé.

— À propos, dis-je, mon ami S. croyait que j’avais été adopté moi aussi.

Anzu éclate de rire :

— On raconte n’importe quoi ! Quand tu es né, papa nous a emmenés à l’hôpital, Kyôko et moi. Tout le monde était excité par cet événement. Ta naissance a vraiment réjoui nos grands-parents aussi. Le premier garçon de la famille Niré. Hélas, tu as laissé tomber ton héritage !

Je ris de son ironie amicale. Un instant après, les paroles de Kyôko me reviennent à l’esprit. C’était peu avant sa mort. “Nobuki, ne te sens pas coupable d’avoir refusé d’habiter avec nos parents. Sais-tu pourquoi ? Notre grand-père souhaitait qu’Anzu hérite de sa maison, en plus du terrain à la campagne avec la cabane.”

Un soir, alors que je pratique *Souvenirs de l'Alhambra*, Miyoko entre dans mon studio.

— Papa, désolée de te déranger. Je pense que c'est à toi.

Elle me montre une vieille enveloppe brune scellée, qui semble contenir un livre. Rien n'est inscrit sur la couverture. Je l'interroge :

— Où l'as-tu trouvée ?

— Dans le tiroir coincé du bureau.

— Comment as-tu réussi à l'ouvrir ?

— Je l'ai secoué et il a soudain commencé à bouger.

Je réfléchis. Après qu'elle l'a peint, son bureau est resté au soleil tout un après-midi. Cela a dû réduire l'humidité du bois. Miyoko sort de mon studio en s'exclamant :

— Le tiroir est enfin devenu utile !

Je décachette l'enveloppe soigneusement. C'est un cahier épais avec une couverture rigide bleu foncé. Il ne m'est pas familier. Sur la première page, je vois une date sans précision de l'année, et des phrases écrites à l'encre noire. Une calligraphie d'adulte. Deux secondes après, je m'écrie : “C'est à maman !”

Le cahier contient deux cents pages environ. J'en feuillette deux ou trois et constate que c'est son journal intime. J'ignorais son existence. À quelle période l'a-t-elle tenu ? Les paroles de mon ami S. me reviennent à l'esprit.

Selon lui, un an après mon mariage, il a aperçu ma mère dans un café, concentrée sur son écriture.

“Quelle trouvaille...”, murmuré-je. J’en suis très content mais aussi intrigué. Pourquoi maman a-t-elle laissé son journal dans mon vieux bureau d’enfant ? Quand l’a-t-elle mis là ? Pourquoi ne l’a-t-elle pas apporté à sa résidence, où c’est alors mon père qui aurait pu le découvrir ?

Je dépose ma guitare et lis quelques pages.

Samedi 28 juin, pluvieux, 15 h 25. Au café M.

Aujourd’hui, c’est mon anniversaire. Ce matin, quand je me suis réveillée, j’ai décidé de commencer un journal.

Auparavant, jusqu’à ce que Nobuki emménage dans son appartement, je tenais mon cahier de dépenses. Comme j’aime la comptabilité, cet exercice ne me dérangeait pas. En revanche, je n’avais pas le goût pour un journal intime. J’avais essayé à mon vingtième anniversaire, mais ça n’avait duré que quelques semaines.

Alors pourquoi maintenant ? Parce que ces derniers temps, j’oublie beaucoup de choses. Avant, je ne prenais pas ce problème au sérieux, car je parvenais toujours à me remémorer ce qui semblait m’échapper. Mais ce n’est plus le cas. Je suis troublée chaque fois que des gens me reprennent : “Fujiko, je t’ai déjà dit ça l’autre jour !” ou “C’est toi qui m’as promis !” Je ne veux pas que cet état s’aggrave. Bien sûr, je crains l’Alzheimer. Je n’ose pas en discuter avec mon mari ni avec mes enfants, mais j’ai besoin de m’exprimer. Alors, c’est ma solution. Je vais écrire tous les jours des choses quotidiennes, ce que je pense, ou n’importe quoi.

La saison des pluies s’achèvera dans deux semaines. J’ai hâte d’être en été. J’aime entendre le chant des cigales. Dans mon enfance, ma passion était d’observer ces insectes, dont je connais toutes les espèces. Ce souvenir agréable disparaîtra-t-il un jour lui aussi ? Si je perds toute ma mémoire et que je ne reconnais plus personne, qui deviendrai-je ? Serai-je quelqu’un d’autre ?

Dimanche 29 juin, nuageux, 14 h 30. Chez moi.

Après notre déjeuner, mon mari est allé au centre-ville acheter des livres. J'écris mon journal, installée dans un coin du jardin, entourée d'énormes hortensias. Chaque massif de fleurs affiche une couleur délicate. Lilas, rosâtre, blanc, bleu pâle... C'est ma belle-mère et moi qui les avons plantés.

Hier soir, mon mari Tetsuo m'a emmenée dans notre restaurant habituel pour fêter mon anniversaire. Assis au comptoir, nous avons mangé des sushis et des yakitoris. Les nigiri de maquereau mariné au vinaigre m'ont plu. La soupe de miso aux algues et tofu était exquise. Qu'ai-je mangé d'autre ? Ah oui, de l'aubergine cuite dans la sauce soya.

Tetsuo connaît le chef cuisinier depuis l'école primaire. Ils communiquent dans un dialecte d'ici, que je ne maîtrise pas tout à fait. Le chef m'a posé des questions sur ma région natale, sur ma famille et sur la raison pour laquelle j'ai choisi de vivre à Yonago. Je me suis exprimée en détail et avec précision. Mon mari me regardait, impressionné.

Je reproduis ici ce que j'ai dit.

“Je suis originaire de la préfecture de Shizuoka, connue pour son thé, ses fabrications d'instruments de musique, et surtout le mont Fuji. Mon père était comptable dans une entreprise de pianos, et ma mère femme au foyer. Ils possédaient trois ares de terrain où ils cultivaient des légumes et des fleurs pour leur plaisir. J'ai deux frères aînés et une sœur cadette, qui vivent toujours là-bas. Lorsque j'étais lycéenne, je pensais trouver un emploi ailleurs. Je désirais habiter au bord de l'eau mais aussi près des montagnes. En voyageant dans la région du San'in, j'ai été séduite par le mont Daisen et la mer du Japon. Cet endroit me paraissait parfait. Après la fin de mes études, je me suis installée à Yonago et j'ai commencé à travailler comme commis dans une bibliothèque municipale. Dix ans plus tard, j'ai épousé Tetsuo par miaï.”

Le cuisinier était enchanté de savoir que sa ville me plaisait tant. De bonne humeur, il bavardait avec nous, tout en préparant sans cesse des sushis. Lui et Tetsuo ont beaucoup de souvenirs en commun. Je songeais à mon amie d'école, Tami, qui était ma confidente.

Tami a aussi emménagé dans cette région. Elle habite à Matsue, où elle s'est mariée. Elle n'a pas d'enfants. Elle et son mari tiennent une poissonnerie et semblent former un couple uni. J'avais l'habitude de rendre régulièrement visite à Tami, seule ou avec mes filles. Mais j'ai cessé lorsque je suis tombée enceinte de Nobuki. Depuis, on ne s'envoie que de rares cartes postales, au Nouvel An et au Bon.

Cela fait trente-six ans que je vis avec Tetsuo. Nous avons le même âge. Je ne travaille plus depuis dix ans. Mon mari prendra sa retraite l'année prochaine. Je ne suis pas habituée à sa présence au quotidien. Je me demande comment nous pourrons passer le reste de notre vie. Je souhaite que Nobuki se marie très bientôt et que nous vivions tous ensemble. J'ai hâte de m'occuper de mes petits-enfants.

OceanofPDF.com

Le lendemain, je me rends au travail avec le journal de ma mère.

On est vendredi. Au bureau, mon patron m'annonce qu'en juillet, nous rencontrerons ensemble notre nouveau sous-traitant à Matsue. Je songe au couple que maman mentionnait dans son journal, commencé le jour de son soixante-quatrième anniversaire. Treize années ont passé. Les poissonniers habitent-ils toujours dans cette ville ? Quel est le nom du magasin ? Existe-t-il encore ? Anzu ou notre père s'en souviennent probablement. Néanmoins, je préfère éviter de me renseigner auprès d'eux.

Aujourd'hui, je n'apporte pas mon *bentô*. À midi, j'achète dans une boutique un gros sandwich au poulet, une salade et un café, que j'emporte dans un jardin public près de notre entreprise. Le ciel est légèrement couvert. Installé à une table de pique-nique, je poursuis ma lecture en mangeant.

Lundi 30 juin, pluvieux, 16 h 45. À la maison.

Ce matin, j'ai téléphoné à Anzu. Je m'inquiète pour elle. Je soupçonne son mari de la tromper. C'est une fille discrète et attentionnée. Depuis son enfance, elle ne se plaint jamais pour ne pas déranger ses parents. Je lui ai demandé : "Comment vas-tu côté famille ?" Elle m'a répondu : "Tout va bien, maman. Mon fils adore son école. Je suis très occupée par un nouveau projet. Je compte participer à un concours régional cet automne." Elle n'a pas évoqué son mari.

L'aînée, Kyôko, est toujours célibataire. Elle vit à Tokyo depuis neuf ans, où elle travaille pour une entreprise américaine. Mais c'est comme si elle habitait à l'étranger, elle ne revient ici qu'à deux occasions : le Nouvel An et le Bon. C'est une fille brillante, sociable, active, très belle. Elle doit avoir tant d'admirateurs. Pourtant, elle ne nous présente personne. J'espère qu'elle s'installera un jour avec quelqu'un de stable.

Mes deux filles ont des caractères opposés. Je me sens proche d'Anzu. Kyôko est trop "smart" pour moi. Les gens se demandent si elles sont vraiment sœurs, mais elles se ressemblent beaucoup physiquement. Elles tiennent de leur père.

Nobuki s'en sort très bien professionnellement. Il est intelligent, gentil, calme. Mon mari est toujours fier de lui. J'ai accouché lorsque j'avais quarante ans. Nobuki Niré, 榎信樹, "orme, arbre fidèle". Quel beau nom avec ces kanji ! Comme moi, il adore la musique classique. Il diffère de son père sous tous les aspects.

Je me remémore le jour où il m'a demandé de lui acheter sa première guitare. C'était peu après que je lui avais offert un CD pour son treizième anniversaire. C'était le Concerto d'Aranjuez de Rodrigo. Ce morceau l'avait tellement fasciné qu'il a voulu prendre des cours privés. Son enthousiasme m'a enchantée, mais pas mon mari. Il a même rechigné à accepter.

— Chez nous, personne ne joue de musique. Cela doit être un caprice.

J'ai insisté :

— Les études ne font pas tout. Il est important d'avoir un passe-temps, surtout pour un adolescent. Ça le protégera des problèmes de puberté.

Finalement, mon mari a cédé à condition que Nobuki ne néglige pas ses devoirs et fasse également du sport. J'ai aussitôt trouvé un guitariste qui m'a conseillée pour l'achat d'un instrument. Je n'oublierai jamais le visage radieux de Nobuki. Il s'est aussitôt plongé dans sa nouvelle passion. C'était un élève sérieux, je ne me faisais pas de souci pour ses études.

Kyôko, Anzu et Nobuki. Je note ici leurs âges cette année : 31 ans, 29 ans et 24 ans. Chaque fois qu'on m'interroge à ce propos, j'ai besoin d'un peu de temps pour répondre.

Cela m'étonne toujours d'avoir trois enfants. Lorsque j'étais jeune, j'avais peur de l'accouchement. Avant Kyôko, j'avais fait deux fausses couches et je croyais que mon corps n'était pas formé pour accueillir un bébé.

Je m'interromps ici et finis le sandwich et la salade.

En buvant mon café, je me rappelle cette époque. Je savais que mon père ne s'intéressait pas à la musique, surtout classique, et que ma mère évitait le sujet devant lui. Je m'étais préparé à un refus. Je comptais m'acheter une guitare bon marché avec mon argent de poche et apprendre en autodidacte. Naturellement, j'ai été surpris quand ma mère m'a annoncé : "Papa est d'accord ! Tu prendras bientôt des cours privés. Il t'encourage aussi à faire du sport." Elle avait l'air vraiment satisfaite. Je murmure : "Maman..."

Je consulte ma montre. Il me reste quelques minutes. Je peux terminer les pages consacrées à ce jour-là.

Je me souviens très bien de la naissance de Kyôko. L'accouchement a été très difficile. Je craignais de ne pas réussir. Mais voilà une très belle petite fille pleine de vie. La première enfant de la famille Niré. Mon mari et mes beaux-parents se sont vraiment réjouis, tout comme mes parents à Shizuoka. Kyôko suscitait déjà l'admiration générale. À l'hôpital, les infirmières parlaient sans cesse d'elle.

Deux ans plus tard, ce fut la naissance d'Anzu. Cette fois-ci, l'accouchement a été plutôt facile. Anzu était un bébé calme, tranquille, souriant. Son expression très douce me rassurait. Mon mari et ses parents, qui souhaitaient un garçon, semblaient un peu déçus, mais moi, j'étais très heureuse d'avoir deux filles. Ayant déjà trente-cinq ans, j'espérais que ce serait notre dernier enfant.

Pourtant, cinq ans plus tard naquit Nobuki, un premier garçon. Évidemment, cela a enchanté son père et ses grands-parents. C'était un accident. Je n'avais pas planifié cette grossesse. J'essaye de me rappeler cette naissance, mais rien ne me revient. Comme s'il n'était pas né de moi.

Je referme le journal. Je dois retourner au travail. Je poursuivrai à la maison ce soir si j'ai du temps. Demain je serai occupé : on fêtera l'anniversaire de maman chez nous. En débarrassant la table de pique-nique, je me répète ces mots : "C'était un accident." Cette remarque ne me surprend pas. Elle l'a déjà prononcée devant moi, peu avant son emménagement dans la résidence. Elle m'avait alors expliqué : "J'avais presque quarante ans. Je ne voulais pas d'un bébé à mon âge, garçon ou fille."

Ce soir, toute ma famille dîne chez nous pour fêter l’anniversaire de maman. Nous sommes dix : mes parents, ma sœur et son mari, Ayako et moi, et les quatre enfants.

Vers six heures, notre restaurant habituel nous livre des sushis à domicile. Ma sœur et ma femme viennent de préparer des *chawan-mushi* et des yakitoris. Tout le monde est à table.

Ma mère reste silencieuse. À sa place, mon père prononce des mots de remerciements et annonce :

— L’année prochaine, nous aurons tous les deux soixante-dix-huit ans et fêterons nos noces d’or.

Nous nous exclamons en chœur :

— Cinquante ans de mariage !

Joyeux, nous commençons le repas. Les enfants ont un bon appétit, notamment Tôru, mon neveu lycéen. Les yakitoris disparaissent très vite. Mon père aide ma mère à mettre une serviette sur ses genoux. Il pose un *chawan-mushi* devant elle et enlève soigneusement les queues des crevettes. Elle réagit poliment : “Merci, mon chéri. Vous êtes gentil.” Mes parents se vouvoient depuis l’été dernier, alors que ma mère se croyait seulement fiancée à mon père.

Puis nous dégustons le gâteau aux fruits qu’Ayako a préparé. Sur le glaçage blanc est dessiné le mont Fuji avec les mots “Bon anniversaire, Fujiko-san !”. L’air ému, ma mère dit à sa bru : “Merci, madame. C’est très

joli.” Elle en reçoit un morceau. En goûtant, elle murmure : “C’est délicieux...” Mon père lui sert une tasse de thé : “Ma chérie, il est encore chaud. Attendez un petit peu.” “Il a beaucoup changé”, pensé-je.

Après le dessert, tout le monde passe au salon pour écouter le petit concert qu’Ayako a organisé. Pour commencer, Tôru joue de l’ukulélé. Je ne savais pas qu’il pratiquait cet instrument. Il nous déclare fièrement :

— Je l’apprends en autodidacte. Je vais vous interpréter un *natsuméro* avec Suzuko. Il s’appelle *Le Chapeau pointu*.

En pinçant les cordes, mon neveu fredonne les paroles. Son tempo semble un peu lent mais les notes sont correctes. Après le premier couplet, Suzuko rejoint son frère. Ma mère balance la tête et mon père bat la mesure. Puis la fillette chante seule une chanson qu’elle a apprise à l’école. Elle a du talent, des intervalles parfaits et une très belle voix. Je m’étonne toujours qu’elle ressemble si peu à Kyôko. Ses traits tiennent incroyablement de son père.

Ensuite, mes enfants chantent accompagnées par Ayako au piano. Elles ont le sens du rythme. Leurs voix sonnent plus agréablement que lorsqu’elles bavardent. Elles se sont entraînées avec plaisir pour leur grand-mère. Ma sœur me chuchote : “Tes filles sont tes copies conformes. Il en sera de même pour ton troisième, garçon ou fille.”

Anzu annonce avec son mari :

— Maintenant, nous allons jouer *L’Embrasement du soleil couchant* à l’harmonica.

À l’harmonica ? Cela surprend tout le monde. Tôru et Suzuko restent bouche bée. Même ma femme ne le savait pas. Le couple commence : *Le ciel embrasé, le jour tombe, la cloche du temple sur la montagne sonne. Retournons à la maison main dans la main, ensemble avec les corbeaux*. Ma mère fredonne. J’aperçois une tendre nostalgie passer dans son regard.

Mon tour arrive. Je prends ma guitare et interprète *Souvenirs de l’Alhambra*. C’est la première fois que je l’essaye devant ma famille. De temps en temps, je jette un coup d’œil vers ma mère. Immobile, elle fixe mon instrument. Mon père pose sa main sur la sienne.

À la fin, nous chantons *Sémi* que ma mère avait composée lorsqu'elle était jeune.

*Sémi, sémi, sémi, où te caches-tu ?
Après tant d'années sous terre
Tu n'as que quelques semaines à l'air
As-tu de la nostalgie pour ton long passé
Dans le noir ?*

Ma mère chante joyeusement et mon père tient toujours sa main. J'observe leurs visages. Un couple âgé ordinaire qui a vécu ensemble presque cinquante ans. Maman apparaît toujours calme près de lui, ayant oublié l'époque où elle pensait sérieusement le quitter.

OceanofPDF.com

La saison des pluies est enfin terminée. Il fait chaud pour de bon et on entend partout les cigales. Les filles ont hâte d'arriver aux grandes vacances et poursuivent leurs activités sportives après l'école. Ma femme se porte bien. Elle vient d'entrer dans son troisième mois de grossesse. Elle enseigne le piano régulièrement à l'institut et à la maison.

Je vois ma mère chaque semaine après mon travail. Sa situation n'évolue plus. Quant à son journal intime, je ne l'ai pas encore fini. Hier, j'ai lu une dizaine de pages, sans prêter trop d'attention aux détails. Après ces premières confidences très personnelles, elle n'y a plus noté que des choses banales, comme ce qu'elle avait mangé ou ce qu'elle avait acheté. Rien de spécial pour moi. D'ailleurs, son écriture étant moins assurée qu'au début, j'ai eu du mal à déchiffrer certains mots. Elle devait être fatiguée. Néanmoins, j'ai évité de sauter des pages, pour être sûr de ne pas manquer de passages intéressants.

J'ai récemment obtenu le poste de chef du service d'ingénierie. Tout semble se dérouler à merveille sous la direction de monsieur A., le patron et fondateur de la compagnie. Ce qui me plaît ici, c'est le respect de la vie privée. On n'organise pas d'activités hors du bureau, telles que des voyages d'agrément, dîners, parties de golf, ou de mah-jong. Les jeunes employés prennent des cours du soir, au lycée ou à l'université. Monsieur A. les encourage à ces études et n'impose pas d'heures supplémentaires.

Nous sommes lundi. Cet après-midi, mon patron et moi rencontrerons notre nouveau sous-traitant à Matsue. C'est notre premier voyage ensemble. À midi, nous partirons avec une voiture de la compagnie. Il fait nuageux et lourd. La météo annonce un orage en début de soirée.

D'abord, nous déjeunons dans un restaurant familial près de notre bureau. Je connais bien le menu. Je choisis mes plats préférés : *hiyashi-chûka* et sauté de porc mariné au miso. Monsieur A. commande la même chose. Détendus, nous parlons de nos projets de vacances d'été, aux alentours du *Bon*. Ayako et moi nous rendrons avec nos filles à Tottori pour voir mes beaux-parents.

Mon patron me dit :

— J'ai grandi à Matsue et y ai vécu jusqu'à mes vingt-deux ans.

— Ah bon ? Je pensais que vous étiez originaire d'ici, comme moi.

Il m'explique qu'il a obtenu son diplôme d'ingénieur civil à l'université M. C'est l'école que Kyôko a fréquentée. Pendant ses études, elle nous invitait souvent, Anzu et moi. J'étais collégien. Depuis lors, je n'ai pas eu de raison d'y retourner.

— Alors, vous êtes né à Matsue ?

— Oui et non...

Drôle de réponse. Il reprend d'un ton hésitant :

— Je suis orphelin.

Étonné, j'observe son visage bronzé. Je l'interroge :

— Vous êtes un enfant adopté ?

Monsieur A. secoue la tête :

— Non, j'ai vécu dans un orphelinat jusqu'à mes dix-huit ans. Ça ne vous dérange pas si je vous raconte un peu ma vie ?

— Non, pas de tout !

Il sourit et poursuit calmement. Un couple sans enfant le dirigeait et les orphelins les appelaient "papa" et "maman". Mon patron a achevé son lycée et son université tout en travaillant les week-ends et durant les vacances. Je comprends pourquoi il préfère engager les jeunes à poursuivre leurs études.

— L'orphelinat existe-t-il encore ?

— Oui. Les fondateurs sont morts il y a quelques années, mais d'anciens pensionnaires s'en occupent.

— Quelle sorte d'emploi étudiant exerciez-vous ?

— Poissonnier. Un magasin embauchait des enfants de cet orphelinat.

Poissonnier ? Je l'interroge :

— Ce commerce est-il toujours ouvert ?

— Oui, le couple qui l'a fondé le gère toujours. Ils ont presque quatre-vingts ans. J'admire leur vitalité, surtout celle de la femme. Elle vivra encore vingt ans !

Ma curiosité augmente.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Tami D. Elle est bien connue dans son quartier.

Tami la poissonnière ? S'agit-il de l'amie de ma mère ? Monsieur A. ajoute :

— Ils n'ont pas d'enfants non plus.

— Qui va leur succéder ?

— Des employés. En réalité, lorsque j'ai terminé mes études, ils m'ont proposé de diriger la boutique avec eux. J'ai décliné car je rêvais de fonder un jour ma propre entreprise de travaux publics.

On nous apporte nos plats. En entamant le sauté de porc mariné au miso, mon patron poursuit sur les poissonniers, de qui il a appris beaucoup de choses. Ce sont des travailleurs acharnés ayant aussi un bon sens de la direction des affaires.

— Ce couple, dit-il, fêtait l'anniversaire de chacun de leurs employés. La veille, ils préparaient des plats et le lendemain midi on les dégustait dans le magasin. À chaque naissance, ils achetaient un cadeau aux jeunes parents. Ils expliquaient que l'argent provenait du don d'une amie nommée Fujiko...

Aussitôt, je l'interromps :

— Connaissez-vous son nom de famille ?

— Non. Pourquoi ?

— Ma mère s'appelle aussi Fujiko.

— Ce doit être une coïncidence. D’après Tami, cette amie était une camarade d’école de sa ville natale, dans la préfecture de Shizuoka.

Ça y est ! Tout s’accorde. Je m’écrie :

— Cette Fujiko, c’est ma mère ! Elle est originaire de là.

Monsieur A. me regarde, stupéfait :

— Mon Dieu. Quel petit monde !

C’est l’heure de partir. Pour aller à Matsue, il faudra moins de quarante minutes en voiture. Étant habitué à la route, mon patron prend le volant. Il suggère qu’après notre rendez-vous, nous nous rendions à la poissonnerie. J’accepte volontiers.

Le ciel s’assombrit de nuages encore davantage. Nous espérons ne pas être pris dans un orage.

À Matsue, la rencontre avec notre sous-traitant se déroule à merveille. Après quoi, nous visitons la poissonnerie, qui se trouve près de la gare.

Mon patron me présente aux propriétaires :

— Voici monsieur Niré. Il travaille dans mon entreprise.

Le couple m'accueille très amicalement. Je m'adresse aussitôt à Tami D. :

— Ma mère s'appelle Fujiko Niré et son nom de jeune fille est Kajiyama. Elle est originaire de la préfecture de Shizuoka. Je crois que vous étiez amies.

Elle me regarde, très étonnée. Je lui explique ce que mon patron m'a raconté tout à l'heure.

— Vous êtes alors son troisième enfant, Nobuki ?

— Exactement, madame.

Les yeux grands ouverts, elle me fixe un moment. Son mari paraît lui aussi très surpris et murmure : “Le monde est vraiment petit...” Mon patron fait un signe de tête et lui affirme qu'il ignorait ce lien entre eux et moi jusqu'à aujourd'hui. J'apprends que le couple est au courant de la maladie de ma mère. Mon père les en a informés il y a quelques années, quand Tami a appelé à la résidence.

Mon patron bavarde avec le mari. Je demande à Tami :

— Vous vous souvenez de mes sœurs aînées ?

— Oui, très bien. Elles s'appellent Kyôko et Anzu, n'est-ce pas ? Votre mère les amenait souvent ici lorsqu'elles étaient en maternelle. Comment vont-elles ?

Je lui réponds qu'Anzu est céramiste et son mari directeur de la succursale locale de la compagnie pharmaceutique T. et qu'ils ont un fils lycéen et une fille au primaire. Tami est atterrée d'apprendre que Kyôko est morte d'un cancer il y a six ans. Les larmes aux yeux, elle murmure :

— Pauvre... une fillette si mignonne et si vivante...

Je comprends que Kyôko n'a plus vu ce couple pendant ses études ici.

— Avez-vous des enfants ?

— Oui, deux filles. Nous en attendons un troisième en janvier.

— Fujiko aura donc cinq petits-enfants.

— Oui, mais elle ne reconnaît plus personne, excepté mon père. En revanche, elle garde de nombreux souvenirs d'enfance.

J'ajoute que ma mère me considère comme un étranger et n'a pas l'air à l'aise avec moi. Tami m'écoute en silence. Je reprends :

— J'aimerais bien parler avec elle de son enfance. Si vous vous rappelez des anecdotes de cette époque, pouvez-vous me les relater ?

Je lui mentionne en guise d'exemple le chien et le chat qu'elle avait eus. Tami s'exclame :

— Je m'en souviens ! Ils s'appelaient Shiro et Kuro, des animaux abandonnés.

Elle me raconte comment ma mère les avait trouvés. Sa mémoire précise m'impressionne.

Elle me propose alors :

— Si vous avez du temps, je vous invite au café d'à côté.

Cela me réjouit. Je consulte mon patron, qui me dit qu'il va visiter l'orphelinat et revient dans une heure. Je lui suggère de retourner seul à Yonago car je pourrai prendre le train. Il accepte et s'en va. Je téléphone à ma femme pour la prévenir de mon retard ce soir.

En sortant de la poissonnerie, nous sommes surpris par une averse.

Nous entrons dans le café voisin.

La serveuse nous accueille très amicalement. Tami me suggère un soda à la crème glacée avec des fruits. J'accepte. Lorsque nous recevons nos commandes, elle me dit :

— La petite Kyôko adorait ça !

Je ne le savais pas. Les yeux fermés, elle joint les mains comme pour prier l'âme de ma sœur. Puis elle se met à raconter son enfance avec ma mère.

— Fujiko et moi habitions dans le même quartier. Au primaire, après l'école, nous jouions ensemble presque tous les jours. En troisième année, nous prenions des cours de *soroban* deux fois par semaine dans un centre communautaire. Cela a duré une année. Fujiko était excellente en calcul et faisait des progrès très rapides.

Tami poursuit avec enthousiasme. Au collège, elles appartenaient au club de travaux manuels et apprenaient le tricot. Je note tout sur mon petit cahier. Au bout d'un moment, je lui demande :

— Vous souvenez-vous d'un garçon surnommé *Gaku-chan* ?

Tami éclate de rire :

— Fujiko vous a parlé de lui ?!

— Non, pas à moi, mais à mes filles.

Elle me le décrit de la même façon que ma mère : un élève gentil et intelligent que tout le monde aimait. Elle ajoute avec un sourire coquin :

— Gaku-*chan* était beau et charmant aussi. Nous étions amoureuses de lui, comme toutes les filles.

Son expression devient mignonne et enfantine. Un instant, j'oublie son âge. Elle reprend :

— Il était très respecté, il a été président de l'association des élèves au primaire et au collège. Les enseignants lui faisaient une confiance absolue.

— Il avait le même âge que vous ?

— Non, quatre ans de plus. Après le collège, il a choisi un lycée à Hamamatsu puis une université à Tokyo. On entendait dire qu'il étudiait la musique classique et qu'il ne revenait à Shizuoka que rarement.

Son regard brille plus encore. En observant son visage lumineux, je me sens retrouver ma jeunesse. Elle continue :

— Fujiko et moi fréquentions des lycées différents mais nous communiquions régulièrement. Lorsque nous étions en première année, elle m'a annoncé un jour un projet audacieux. Écrire à Gaku-*chan* une lettre d'amour !

— Ma mère ? Une lettre d'amour ?

Cela me surprend. Je réfléchis et reprends :

— Donc, il vivait déjà à Tokyo.

— Exactement ! Fujiko m'a montré son billet pour s'assurer que le contenu n'était pas trop embarrassant.

— Elle connaissait son adresse ?

— Non. Elle l'a envoyée chez ses parents qui habitaient un quartier proche du nôtre. Elle n'a pas signé de son nom, car elle voulait simplement lui transmettre son admiration.

— Vous souvenez-vous de ce qu'elle avait écrit ?

— Oui, vaguement. Cela donnait à peu près ça :

*Cher Gaku-*chan*,*

Une fois, lorsque j'avais huit ans, je vous ai écouté jouer du piano dans la grande salle de notre école. J'étais en deuxième année, et vous en sixième. Je ne connaissais pas le nom du morceau mais j'ai eu envie de

pleurer, éblouie par sa beauté et par votre interprétation. Depuis, je suis votre admiratrice secrète...

— C’est touchant, dis-je. Ma mère ne pratique pas d’instrument mais aime écouter de la musique classique.

Tami acquiesce de la tête. Puis elle m’explique pourquoi les élèves l’avaient surnommé Gaku-*chan* : “gaku” vient du mot “ongaku – musique”. Elle me raconte d’autres anecdotes sur lui. Je l’écoute avec amusement et commente :

— Ça devait être un garçon très spécial.

— Absolument !

Tami me fixe de la même façon que lorsque je me suis présenté. Cela me gêne un peu.

Et soudain, elle me lance :

— Vous ressemblez un peu à ce garçon. Vous pourriez faire semblant d’être lui devant votre mère.

Je m’esclaffe :

— Quelle idée saugrenue !

Il pleut toujours. Nous revenons à la poissonnerie.

J'observe l'étal, tout a l'air vraiment frais et à des prix très raisonnables. J'achète deux dorades rouges, des palourdes, ainsi que des *kamaboko* que mes filles adorent. Le mari les met dans une boîte en polystyrène avec des glaçons. Tami me prête un parapluie. Je leur promets de revenir dans un mois, lors de ma prochaine visite chez notre sous-traitant.

J'attrape un train rapide et arrive à la gare de Yonago en moins de trente minutes. De là, je prends l'autobus menant directement à mon quartier. Lorsque je descends, la pluie a cessé. Je me dirige à pied vers la maison.

Ce fut un après-midi enrichissant. Les révélations de mon patron sur son enfance au restaurant, la rencontre avec notre nouveau sous-traitant à Matsue, la conversation avec Tami au sujet de ma mère. Je suis encore étonné de cette coïncidence – ce lien étroit entre ce couple de poissonniers et mon patron.

Tami est également bénévole dans une résidence. Elle m'a conseillé : “Écoutez votre mère avec respect. Quand vous lui parlez, soyez accroupi à son niveau, souriez, touchez doucement ses bras ou ses mains. N'essayez pas de corriger ce qu'elle dit...” C'est ainsi que je me comporte, comme le recommandent les soignants dans la résidence de mes parents. Tami a souligné : “Faites-la marcher. Sinon, la maladie s'aggravera rapidement et elle sera clouée au lit pour le reste de sa vie.” Elle a tout à fait raison. Il faut que j'encourage maman à bouger toute seule. J'espère qu'elle finira par me faire confiance, comme à mon père et à ma sœur.

Je rentre à la maison. Les filles jouent au ping-pong dans l'arrière-cour. Elles se réjouissent des *kamaboko*. Ma femme est en train de laver du riz. Ravie des dorades rouges et des palourdes fraîches, elle commence tout de suite à les préparer.

— Mon chéri, on considère ce poisson comme un symbole de bonheur. Y a-t-il quelque chose à fêter ?

— Oui, tu es enceinte de trois mois.

— Alors fêtons tous les trois mois.

Puis elle me demande si tout s'est bien passé à Matsue. Je lui explique brièvement ce dont nous avons discuté avec notre sous-traitant et que désormais je m'y rendrai seul. Je mentionne l'enfance de mon patron dans un orphelinat. Cela l'étonne.

— Connaît-il ses parents ?

— Non. On l'a trouvé devant la porte de l'orphelinat.

— Sa vie a dû être dure.

— Oui et non...

— Qu'est-ce que ça veut dire, oui et non ?

— C'est une personne incroyablement positive, dis-je. Lorsque je lui ai demandé si, enfant, il éprouvait de la colère, il m'a répondu : "Je n'ai jamais eu de ressentiment envers personne. Ce couple m'a élevé avec énormément d'affection et de soutien. Ils étaient mes véritables parents. Ma mère biologique devait avoir ses raisons de m'abandonner. C'est triste mais je la remercie de m'avoir laissé dans cet orphelinat. Si je me plains de mon sort, le ciel me punira."

L'air ému, ma femme commente :

— Ça doit être beaucoup dû à son caractère. Ça me fait penser à ta nièce.

— Suzuko ?

Elle me rappelle ce que ma sœur m'a raconté l'autre jour sur sa fille : lorsqu'un camarade de classe la plaignait de ne pas avoir de maman, Suzuko a rétorqué qu'elle était heureuse avec ses deux vraies mères, qu'elle avait choisies elle-même. Je souris en me demandant qui a bien pu lui mettre ça dans la tête.

Le dîner est prêt. Ça sent bon. Nous dégustons les dorades rouges grillées et la soupe claire de palourdes. C'est vraiment un festin. Les enfants mangent de multiples tranches de *kamaboko*. Elles parlent de leur école et de leurs activités sportives avec animation. Je pense à notre futur bébé, en espérant toujours que ce sera un garçon. Dans ce cas, quel prénom s'accorderait bien avec Niré ?

Ma femme m'interroge :

— Tu as rapporté un parapluie noir qui ne m'est pas familier. À qui appartient-il ?

Je lui réponds que le poissonnier me l'a prêté et que je le lui rendrai à ma prochaine visite à Matsue. Elle me suggère de lui acheter encore des produits de la mer. Les filles renchérissent : “Oui, papa, beaucoup de *kamaboko* !”

Je revois l'image de Tami, active et joyeuse. C'est difficile d'imaginer qu'elle a le même âge que mes parents. Elle affichait une expression enfantine en racontant l'histoire du garçon surnommé Gaku-*chan*. Le corps a vieilli mais l'esprit demeure jeune. J'aime bien cette femme.

Pour le dessert, nous prenons des fruits. Ayako pèle habilement une grosse pomme rouge. Les filles observent le tortillon de pelure s'allonger sans rompre. Leur mère raconte des souvenirs d'enfance : les sorties en famille pour cueillir des raisins et des poires dans un verger. Les enfants lui posent des questions sur sa façon de s'amuser avec ses camarades d'école. Ayako leur relate des anecdotes que j'entends pour la première fois.

Je songe à ma mère. Je décide de continuer à lire son journal ce soir.

Dans mon studio, je pratique la guitare une demi-heure. Puis je reprends le journal de ma mère et l'ouvre à la page où j'ai laissé un signet.

Des descriptions courtes de ses achats et des plats qu'elle prépare se poursuivent encore quelques semaines. Ses notes deviennent de plus en plus sporadiques. Des mois sont sautés sans un mot. Les années ne sont toujours pas indiquées. Puis reviennent des pages touffues.

Vendredi 25 juillet, nuageux. Chez moi.

Il est trois heures de l'après-midi. Pour le déjeuner, j'ai pris le menu saumon grillé, mon poisson préféré, avec un chawan-mushi et une salade de tomates. Tout était délicieux. Et pour le petit-déjeuner ? Ah, une omelette aux épinards, du hijiki, une soupe de miso et du riz. Pour le dîner d'hier ? Ça, je n'en suis pas sûre. Je sonde ma mémoire mais rien ne revient.

Chaque jour, je note sur mon calendrier les noms des gens que j'ai rencontrés ou avec qui j'ai parlé au téléphone. Mais quand je relis plus tard, je ne peux rien me rappeler. Cela crée un vide inquiétant.

Deux mois ont passé depuis notre emménagement dans cette résidence.

Ici, tout le monde est très gentil. Notamment l'infirmière Y., qui me traite avec grand respect, jamais comme une malade. Ma mémoire disparaît peu à peu mais ma sensibilité augmente. J'espère que ma personnalité ne changera pas.

Y. m'inspire confiance, j'essaye d'écouter ses conseils. Elle m'encourage : "Continuez ce qui vous plaît, tricotez par exemple. Ne vous forcez pas à suivre les activités de groupe offertes par la résidence. Rien n'est obligatoire. Seulement, je vous recommande de régulièrement faire de l'exercice." Elle est contente que je tienne un journal intime. Elle me promet de ne le mentionner à personne, même à Tetsuo.

En tout cas, tout me semble beaucoup mieux qu'avant. Rencontrer d'autres personnes et participer à des ateliers sont de bonnes stimulations pour moi. Je ne suis pas particulièrement sociable mais j'aime voir des gens de temps en temps. Mon mari préfère lire que sortir ou bavarder avec moi. Il ne s'intéresse pas à la musique classique et j'évite le sujet.

Nobuki avait raison d'insister pour que nous habitions dans une résidence. Il connaissait mes doutes à poursuivre ma vie seule avec son père. Néanmoins, il n'était pas sûr que le divorce à notre âge soit une bonne solution. Il me répétait que nous devrions trouver quelque chose qui nous amuse ensemble. Ces paroles m'attristaient. Il m'a laissé entendre que je manquais d'affection de la part de mon mari. Il m'a même proposé : "Maman, si tu n'es pas capable d'en discuter avec papa, je pourrais lui signaler."

Manque d'affection... Je n'imaginais pas que cela était mon problème.

Lundi 28 juillet, ensoleillé. Chez moi.

Je me rends compte que je n'ai pas ouvert mon journal depuis trois jours.

Ce matin, mon mari et moi avons participé au club d'exercices. Ça m'a fait du bien. Après quoi, il est allé seul à la bibliothèque municipale près de la résidence.

Je suis au balcon. Il fait chaud et humide, mais on n'est pas si mal à l'ombre. Le bruissement des cigales m'enchante et me ramène toujours à mes souvenirs d'enfance. Je murmure la chanson que j'avais écrite dans ma jeunesse. Elle reste clairement ancrée dans ma mémoire. Sémi, sémi, sémi, où te caches-tu ? Après tant d'années sous terre... Le beau visage de Gaku-chan me traverse l'esprit.

Tout à l'heure, j'ai vu à la télévision une enfant de trois ans raconter à sa mère comment elle se sentait dans son ventre. En dessinant, la fillette évoquait pourquoi elle avait choisi sa maman. Je ne me rappelle plus les détails. Un monde spirituel. Qui sait si c'est vrai ? Quand même, je me demande pourquoi j'ai eu deux fausses couches, pourquoi ces premiers bébés ont refusé de naître, mais pas les trois enfants suivants.

Kyôko, Anzu et Nobuki. Leurs caractères diffèrent l'un de l'autre. Kyôko et Anzu, comme le soleil et la lune. Quant à Nobuki, il se situe entre les deux. Pourtant, je leur trouve une chose commune à tous, leur fort esprit d'indépendance.

Mardi 29 juillet, ensoleillé. Chez moi.

J'ai découvert que l'infirmière Y. est veuve et qu'elle élève seule deux adolescents. Elle a trois ans de plus que Kyôko. Une femme de carrière comme mes filles. Elle paraît solide et mature. Lorsque je lui parle, j'oublie complètement son âge.

Tout à l'heure, je lui ai raconté l'histoire de la fillette de trois ans que j'ai vue hier à la télévision. Y. n'a ni affirmé ni nié cette mémoire d'avant la naissance. Pourtant, elle m'a avoué qu'elle regrettait de n'avoir pas eu assez de temps pour écouter ses garçons lorsqu'ils étaient petits. Et moi qui étais femme au foyer, ai-je assez écouté mes enfants ?

Je m'arrête ici. Ma mère a continué à tenir son journal à la résidence. Mais pourquoi ce cahier se trouvait-il dans mon bureau d'enfance ? Mes parents ont laissé leur maison vacante pendant quelques mois. Puis Kyôko, malade, et son fiancé Yûji y ont emménagé. Un an après la mort de Kyôko, Anzu et Yûji se sont mariés et ont acheté la maison, où le débarras était resté intact. En visitant son ancienne demeure, maman aurait "caché" son journal dans mon bureau. Mais pourquoi a-t-elle choisi ce meuble ?

Il est cinq heures moins dix. Je commence à ranger des papiers pour quitter le bureau. Nous sommes jeudi, c'est le jour où mes filles prennent leur cours de karaté. Normalement, c'est moi qui vais les chercher après mon travail, mais ce soir ma femme le fera car elle veut les regarder s'entraîner. Je décide de passer voir mes parents quelques minutes avant de rentrer à la maison.

J'arrive à la résidence vers cinq heures vingt. À la réception, un employé m'informe que mes parents sont en promenade et qu'ils seront de retour pour le dîner. Je suppose qu'ils se trouvent dans leur parc habituel, non loin d'ici. Je repars en voiture.

J'entre à pied dans le jardin public entouré de grands arbres. Les cigales chantent. Kanakanakana... Ça doit être le *higurashi*. C'est ma mère qui m'avait appris ce nom lorsque j'étais écolier. Je marche le long du bassin orné d'une fontaine. Au bout d'une minute, je les aperçois. Mon père lit, installé sur un banc à l'ombre d'un orme. Ma mère observe les canards sauvages, assise dans son fauteuil roulant.

Étonné de me voir ici, mon père m'invite à le rejoindre :

— Assieds-toi, Nobuki.

— Merci, mais j'aimerais parler avec maman.

Il m'encourage :

— J'espère qu'elle te recevra gentiment aujourd'hui. Bonne chance !

Je m'approche d'elle et l'appelle doucement :

— Bonjour, Fujiko-san.

Elle tourne la tête vers moi. Je m'accroupis à côté de son fauteuil roulant.
Elle me demande :

— On se connaît ?

Je lui réponds calmement :

— Vous ne me connaissez pas, mais moi, oui. Je suis un ami de Tami.

Elle écarquille les yeux. Elle cherche à s'en assurer :

— Vous êtes vraiment un ami de Tami ?

— Oui, madame. L'autre jour, je l'ai rencontrée à sa poissonnerie à Matsue.

Elle murmure :

— Poissonnerie... Matsue...

Puis elle se tait. Comprend-elle encore de quoi il s'agit ? Je continue :

— Nous avons parlé du chien et du chat que vous aviez sauvés. Ils s'appelaient Shiro et Kuro, n'est-ce pas ?

Son expression s'adoucit. J'ajoute :

— Nous avons aussi parlé de Gaku-chan.

Soudain, elle s'écrie :

— Gaku-chan ! Comment le connaissez-vous ?

Je mens :

— Nous avons étudié au même lycée, à Hamamatsu.

Elle réfléchit en répétant :

— Gaku-chan... lycée, Hamamatsu...

Son regard s'emplit de nostalgie. Elle semble se souvenir du nom de cette ville. Je reste accroupi, dos à mon père. Après quelques mots, je lui propose :

— Si nous faisons le tour du bassin ? Je vais avertir votre mari.

Elle hoche la tête avec un léger sourire :

— Avec plaisir, monsieur.

Elle a accepté ! Je reviens auprès de mon père.

— *Oyaji*, je me promène quelques minutes avec *ofukuro*.

J'ai spontanément prononcé ces mots "*oyaji*" et "*ofukuro*", à la place de "papa" et "maman". C'est la première fois que je les utilise devant lui. Cela me surprend, comme si je devenais soudainement un adulte. Mon père me jette un coup d'œil curieux. Il me félicite :

— Tu m'impressionnes aujourd'hui. Bonne balade, alors !

Je retourne vers ma mère.

— On y va, Fujiko-san !

Je pousse soigneusement son fauteuil roulant. Nous suivons l'allée qui longe le bassin. Kanakanakana... *Higurashi* chante. En silence, ma mère contemple la fontaine, les arbres, les fleurs, le ciel. Bien que je ne voie pas son visage et ne lui parle pas, j'éprouve un sentiment de paix et d'harmonie.

Une chose si simple m'a pris tant d'années. Au fond, j'étais en colère contre ma mère. Je l'accusais silencieusement : "Comment oublier l'existence de son propre fils ?" Mais après tout, maman avait raison de refuser de s'ouvrir à moi. Anzu, qui s'adapte très naturellement à cette maladie, n'a aucune difficulté avec notre mère depuis le début. D'après ma sœur, notre père a lui aussi connu des moments inconfortables jusqu'à ce qu'il obtienne sa confiance absolue.

— Monsieur !

— Oui, Fujiko-san.

— Arrêtez-moi ici, s'il vous plaît.

Elle désigne notre gauche. Je remarque des tournesols en fleur, plus tôt que les autres années. Ils m'arrivent au niveau de la poitrine. Je vois les petits pétales jaunes et les pistils encore verts. Étant assise, ma mère ne peut pas les contempler. Elle m'interpelle :

— Monsieur, s'il vous plaît.

Elle m'invite à me déplacer devant elle. Je me place à son niveau.

— Oui, Fujiko-san.

À ma surprise, elle saisit fort mes mains et tente de se lever. Son geste est si spontané que je n'en crois pas mes yeux. Je l'aide à se tenir debout. Puis elle se dirige gauchement vers les tournesols. Elle marche ! Elle examine les pétales, les pistils, les grandes feuilles, les tiges solides.

— Ah, c'est merveilleux ! J'adore cette fleur, symbole de l'été, comme les cigales.

OceanofPDF.com

On est déjà fin octobre. Les feuilles se teintent de rouge. Il ne fait ni chaud ni froid. Avec mai, c'est mon mois préféré.

Tout semble aller bien chez nous. Les filles pratiquent le karaté avec passion et rêvent de suivre les traces de leur cousin Tôru, qui est champion départemental. Ayako n'a aucune complication de santé. Son ventre se remarque nettement. Son accouchement est prévu vers la mi-janvier. Elle a déjà annoncé que son congé maternité débiterait en décembre.

Je prends régulièrement des cours de guitare. Je jouerai lors d'un concert donné par un orchestre amateur en avril prochain. Pour mon programme, j'ai choisi *Jeux interdits* et *Souvenirs de l'Alhambra*. Vu que ce sont des solos, il me suffira de participer à la dernière répétition.

Je travaille dur. Depuis ma promotion, mes relations professionnelles avec mon patron sont plus solides. Je m'entends également bien avec mes collègues. Les résultats de la société étant en progression, nous allons recruter trois nouveaux ingénieurs civils. Je serai chargé de les former.

Depuis août dernier, je me rends seul chez notre sous-traitant à Matsue, deux fois par mois. C'est pour moi l'occasion de passer à la poissonnerie et de bavarder avec Tami et son mari. Tami se réjouit que ma relation avec ma mère s'améliore et que celle-ci tente de marcher à nouveau. Tout ça, c'est grâce à elle. À chacune de mes visites, j'achète des poissons, des *kamaboko* et d'autres produits que son mari me recommande. Cela enchante ma femme et nos filles. Au printemps, je présenterai au couple ma petite famille avec notre nouveau-né.

Désormais, maman et moi nous promenons ensemble une fois par semaine après mon travail. Je l’emmène dans son fauteuil roulant au jardin de la résidence. Là, elle marche lentement entre les parterres, en tenant mon bras. Bien qu’elle m’appelle toujours “monsieur”, elle le prononce maintenant avec affection. Ce qui importe, c’est sa paix intérieure, comme ma sœur me le répète depuis le début de sa maladie. Anzu a raison. Puisque ma colère et ma frustration ont finalement disparu, je me sens léger et ma mère m’accueille sans stress.

Elle chante souvent *L’Embrasement du soleil couchant*, qu’Anzu et son mari ont jouée à l’harmonica à sa fête d’anniversaire. “*Le ciel embrasé, le jour tombe... Retournons à la maison main dans la main...*” Tami m’apprend que les gens atteints d’Alzheimer ont une forte nostalgie pour leur enfance, perçue comme une période heureuse. Ils disent même, tout en étant chez eux : “Je veux retourner chez moi.” Je me demande quel endroit maman considère comme sa maison.

Quant à son journal, je n’en ai pas encore terminé la lecture. Trop occupé, je ne l’ai pas ouvert depuis juillet dernier. Je poursuivrai un de ces jours.

Le temps passe vraiment vite. J’aurai trente-huit ans l’année prochaine. Mes parents en auront soixante-dix-huit et fêteront leurs noces d’or. Ma mère sera certainement encore de ce monde lors de la naissance de mon troisième enfant. J’espère qu’elle l’accueillera avec bonheur. Le bébé de “monsieur”.

Mon ami S. me contacte par téléphone, presque six mois après notre rencontre sur la plage. Il était alors très préoccupé par le problème de ses parents, dont la résidence venait de déposer le bilan. Il séjourne deux jours dans notre ville pour raisons professionnelles. On est vendredi. Nous l'invitons à dîner. Ravi, il nous rejoint vers six heures. Je remarque sa mine détendue.

Après le dîner, mon ami et moi prenons le thé dans l'arrière-cour, où mes filles jouent au ping-pong. Il commence à me raconter ce qui est arrivé après la faillite. La résidence a finalement été acquise par une nouvelle compagnie. S. sourit :

— Mes parents ont réussi à récupérer leur avoir. Et comme ils n'avaient vécu là que trois années, cela faisait une somme importante.

— Quel soulagement pour eux ! Et où habitent-ils désormais ?

— À Tottori. Ils ont acheté une maison en centre-ville.

Je m'étonne. Je pensais qu'ils iraient dans une autre résidence. Ils ont aux alentours de soixante-dix ans et sont certes plus jeunes que mes parents. Quand même, je n'imaginais pas un tel arrangement. Mon ami poursuit :

— En réalité, ma mère s'ennuyait dans cette résidence luxueuse. Elle voulait reprendre une vie active comme avant. Tu sais bien qu'elle a un fort caractère.

Je commente :

— On peut être actif où que ce soit.

— Oui, mais les maisons de retraite se trouvent en général dans des endroits tranquilles, loin des quartiers animés. Elle s’y sentait isolée du monde. D’ailleurs, elle et mon père sont encore en bonne santé.

En pensant à mes parents, je l’interroge :

— Regrettent-ils d’avoir vendu leur maison ?

— Bien sûr que oui, mais c’était trop tard. Ils doivent s’accoutumer à leur nouveau voisinage. Après tout, ils veulent vivre et mourir dans leur propre maison. Je comprends ça.

— Qui s’occupera d’eux plus tard ? Toi ou ta sœur ?

— Ni l’un ni l’autre. Ils envisagent de recevoir des soins à domicile. Ils ont déjà engagé une femme de ménage.

Je songe à la demeure que mon grand-père a bâtie. Mon père avait beaucoup hésité à la quitter. Cela me désole toujours. Mon ami reprend de bonne humeur :

— À vrai dire, après la faillite, mes parents se sont renseignés sur plusieurs résidences dans cette région. En en visitant une à Matsue, ils ont vu une dame, beaucoup plus âgée qu’eux, travaillant comme bénévole. À leur surprise, cette vieille femme et son mari géraient, de surcroît, une poissonnerie avec de nombreux employés. C’est là qu’ils ont reconsidéré leur avenir.

Je reste bouche bée. Il s’agit de Tami ! Quel plaisir d’entendre parler d’elle, surtout par mon ami. Je le lui dirai. Elle sera certainement enchantée de cette coïncidence.

Nous bavardons de nos connaissances communes. À ce moment-là, j’évoque M., notre camarade de collège.

— Et M. qui croyait que j’étais un enfant adopté. As-tu communiqué avec lui à ce sujet ?

— Oui, Nobuki. Il a appris la vérité.

— Comment a-t-il réagi ?

— “Ah, bon ?” C’est tout. Il avait presque oublié cette méprise.

J’avoue, gêné :

— J’en ai fait un cauchemar.

— Cauchemar ?

— Oui, j'ai rêvé que M. se moquait de moi en classe en insinuant que j'avais été adopté. Alors, je lui apportais une copie de mon *koseki* prouvant que j'étais le vrai enfant de mes parents. Mais lorsque M. regardait ce document, mon nom avait disparu ! J'ai été paniqué.

S. s'exclame :

— Pardonne-moi d'avoir cru cette rumeur !

— Il n'y a pas de quoi, souris-je amèrement.

Il se tait quelques secondes. Puis il me répète à propos de ma mère :

— Ce qui est vrai, c'est que j'aimais bien ta mère et que je t'enviais d'avoir une maman gentille, constamment auprès de toi. Elle ne se souvient sûrement plus de moi, mais j'ai toujours en mémoire sa tendresse, ainsi que ses délicieux *onigiri*.

Je l'écoute en silence. Enfant, j'étais habitué à la présence de maman à la maison. À mon retour d'école, elle me donnait un goûter qu'elle venait de préparer. Je croyais que c'était ainsi chez les autres aussi. S. me demande :

— Comment va-t-elle maintenant ?

Je lui mentionne quelques détails. Il s'étonne :

— Elle remarque ? Quel progrès !

Après notre thé, il dispute un match de ping-pong avec mes filles puis retourne à son hôtel. Je m'installe dans mon studio et pratique la guitare une demi-heure. Ensuite, je me consacre de nouveau à la lecture du journal de ma mère.

Dimanche 3 août, ensoleillé, 15 h. Chez moi.

Il fait trop chaud pour sortir. Je reste dans notre chambre. Mon mari joue au shôgi avec un ami dans la salle commune.

Ce matin, j'ai téléphoné à Kyôko pour savoir si elle reviendrait pendant le Bon. Elle m'a répondu : "Non, maman. Je suis déjà revenue en mai avec mon fiancé. L'as-tu déjà oublié ?" C'était le cas, mais son ton accusateur m'a vexée. Alors que je cherchais mes mots, elle a brusquement coupé la ligne : "Maman, je suis très occupée en ce moment. Au revoir." L'instant d'après, je me suis rappelé qu'elle était enceinte de quatre mois. Comment ai-je pu oublier une chose aussi importante ? Le bébé naîtra en janvier. Vaut-elle accoucher à Tokyo ? Dans ce cas, je devrai m'y rendre pour l'aider.

Les gens admirent sa beauté et son dynamisme. Mais je n'apprécie pas sa façon de me parler, à moi, sa propre mère. Son ton sonne sec et froid. Chaque fois que je communique avec elle, je le regrette. Cela me fait réaliser que je suis plus sensible et vulnérable qu'avant. Je songe à mes défunts parents. Je ne me suis jamais ainsi comportée avec eux. Kyôko est vraiment différente d'Anzu et de Nobuki. S'adoucira-t-elle avec l'arrivée de son enfant ? J'espère...

J'ai peur. Si mon Alzheimer s'aggrave, comment me comporterai-je envers mon mari et nos enfants, surtout Kyôko ? Je connais le cas terrible d'une voisine, atteinte de la même maladie. Elle insulte son fils : "Tu es

laid, stupide, méchant ! Tu ressembles à ton père. Va-t'en ! Je te déteste !” Elle était auparavant considérée comme une mère gentille et douce. A-t-elle simplement révélé sa vraie nature ?

Ici, je prends une pause. “On se connaît, monsieur ?” Ma mère a prononcé ces mots en scrutant mon visage. Cette voisine injurie son fils, mais au moins celui-ci existe-t-il toujours dans sa mémoire. Préférerais-je que maman me traite de cette façon, plutôt que comme un inconnu aimable ? Je ne sais pas.

Je remarque qu’elle note ses pensées sur mes sœurs et moi mais peu sur notre père. Et presque rien sur mes grands-parents paternels, dont elle a pourtant pris soin jusqu’au bout. Ce journal débute quelques années avant leur emménagement dans la résidence, alors que son Alzheimer n’était pas encore grave. Quelque chose me semble bizarre.

Je poursuis ma lecture.

Dimanche 10 août, pluvieux. Au café B.

Je me demande si quelqu’un lira ce journal intime après ma mort. Mes enfants, ou mon mari s’il est encore vivant ? Vaut-il mieux que je le brûle pendant que je suis encore consciente ? Je me contrôle pour ne pas écrire des choses embarrassantes.

Quand même, ce journal est mon seul confident. J’ai envie de lui avouer, avant que ma mémoire ne disparaisse, le secret que je garde depuis une trentaine d’années. Pour le dire précisément, depuis trente et un ans...

Son secret ? De quoi s’agit-il ? J’hésite à tourner la page, éprouvant une vague appréhension. Ce passage a été écrit trois mois après la visite de Kyôko avec son fiancé Yûji. Ma sœur venait d’avoir trente-sept ans et nous avions fêté son anniversaire chez mes parents. Cela veut dire que cette année-là, j’en avais trente. Qu’est-il arrivé un an avant ma naissance ? Intrigué, je tourne la page. Et, à mesure que j’avance, je frémis sous le choc.

Je fais souvent un cauchemar impliquant mes beaux-parents. Le père de mon mari est décédé lorsque Nobuki avait neuf ans, et sa mère l'année suivante. Depuis, une vingtaine d'années ont passé. Pourtant, ils demeurent en moi, bien vivants, alors que je souhaite vraiment les chasser de mes souvenirs. C'est curieux : mon Alzheimer ne les efface pas facilement.

Dans mon rêve, ils m'accusent ensemble : "Fujiko, nous savons la vérité. Tu as trompé ton mari, notre unique fils. Nobuki n'est pas son enfant. Il n'est pas l'héritier de la famille Niré." Des fois, je pleure en leur demandant pardon : "C'était un accident. Cela ne se répétera jamais. Acceptez Nobuki comme votre vrai petit-fils, s'il vous plaît."

Des fois je leur crie : "C'est Tetsuo qui m'a trahie avec une autre femme ! Vous êtes au courant de ça, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas le droit de me blâmer." Mes beaux-parents tremblent.

En réalité, ils ne m'ont pas accusée ainsi et je ne les ai pas confrontés. Mais ils savaient que Nobuki n'était pas le fils de Tetsuo et que ce dernier ne m'était pas fidèle. Mon mari a eu une liaison avec son ancienne petite amie pendant un an, jusqu'à ma grossesse.

Nobuki avait trois ans lorsque ma belle-mère a eu des soupçons sur son identité.

Un jour, je plantais des fleurs avec elle dans notre jardin. Nobuki jouait seul à ramasser des cailloux. Il chantait une comptine avec une voix claire. Son rythme et ses intervalles justes m'impressionnaient. Très fière, je le suivais en fredonnant. À un moment donné, je me suis tournée vers ma belle-mère pour dire quelque chose. Elle observait Nobuki sans aucun sourire et avec un regard plutôt sombre. Je ne l'avais jamais vue avec une mine aussi tendue. Elle a murmuré : "Nobuki est différent de ses sœurs... Il ne tient pas de son père..." Ces paroles m'ont ébranlée. J'étais sûre que ma belle-mère avait découvert "mon secret".

C'était un accident. Une relation d'une seule nuit. Je n'avais pas planifié d'avoir un enfant de cet homme. Hélas, je suis tombée enceinte ! J'ai menti à Tetsuo sur la date de conception. Il m'a crue. C'est sans doute la raison

pour laquelle il a rompu avec sa maîtresse. Sa joie d'avoir enfin un garçon était immense. Il chérissait Nobuki beaucoup plus que ses sœurs.

Mes beaux-parents présentaient fièrement leur premier petit-fils à nos voisins et à leurs amis. Ils s'en occupaient volontiers. Mais cela a changé après cet incident dans le jardin. Ils n'ont rien dévoilé à personne. Croyaient-ils que c'était pour le bien de l'enfant, de mon mari, de la famille Niré ? D'ailleurs, ils me couvraient d'éloges devant tout le monde, me présentant comme une femme fidèle et dévouée. Ils ne voulaient peut-être pas s'exposer à la risée des autres.

OceanofPDF.com

Il est dix heures. Ayako va se coucher. Bouleversé par les révélations de ma mère, je n'ai pas du tout sommeil. Heureusement, demain c'est samedi et nous n'avons rien prévu de spécial dans la matinée. Je prends un bain pour me calmer.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Nos parents s'étaient trompés l'un l'autre. Celui que j'ai considéré toute ma vie comme mon père ne l'est pas. Anzu et Kyôko sont donc mes demi-sœurs. Et mes grands-parents paternels étaient au courant de tout ça... Pourtant, ces histoires ne tourmentent plus ma mère puisque je n'existe plus comme son fils dans sa mémoire. Se souvient-elle quand même de "cet homme" avec qui elle avait passé une nuit, "mon père naturel" ?

Tout ça tourne dans ma tête. Mon père, Tetsuo Niré, ignore-t-il le secret de ma naissance ? Depuis mon âge de raison, je n'ai jamais remarqué de trouble dans ses actes et dans ses paroles envers moi. "Nobuki, le chouchou de papa", ainsi m'appelaient mes sœurs. Nos rapports restent solides et je suis le premier qu'il consulte sur nos affaires familiales. Comment réagirait-il s'il apprenait que je ne suis pas son fils biologique ?

En ce qui concerne "mes grands-parents", j'ai enfin compris pourquoi ils n'apparaissent plus dans mon album après mes trois ans. De fait, je n'ai pas le souvenir d'avoir passé du temps avec eux. Mon grand-père ne m'invitait

même pas dans sa cabane sous prétexte que j'étais encore petit. Après tout, c'était naturel pour lui de ne pas vouloir que j'hérite de ce qu'il avait bâti lui-même.

Je songe à mes sœurs. J'ai l'impression qu'Anzu ne sait rien. Quant à Kyôko, je ne suis pas sûr. Je pense à nouveau à ses mots de soutien, lorsque j'ai refusé d'habiter avec nos parents.

“Maman...”, murmuré-je. Elle a eu une aventure d'une nuit et m'a conçu sans le planifier. Elle a continué à prétendre que j'étais le fils de son mari. N'a-t-elle jamais imaginé que la vérité serait facilement dévoilée par un test ADN ?

Ma mère a trompé mon père, qui la trompait. Étrangement, un léger sourire affleure sur mes lèvres.

OceanofPDF.com

Le lendemain, je me réveille vers dix heures. Les filles rangent leurs chambres. Je descends dans la cuisine, où Ayako prépare notre petit-déjeuner. Elle m'interroge :

— Que faisais-tu si tard hier soir ? As-tu bien dormi ?

Je bâille :

— Rien de spécial. Après avoir pratiqué la guitare, je me suis détendu dans la baignoire.

La journée est ensoleillée. Elle propose que nous sortions cet après-midi contempler les couleurs de l'automne et que nous dînions dans notre restaurant habituel. J'accepte. Elle bat des œufs. Je me colle à son dos et la prends dans mes bras. Elle me sourit tendrement. Je caresse son ventre arrondi. Nous avons fait le choix de ne pas connaître à l'avance le sexe du bébé. Je réfléchis à un prénom si c'est un garçon. Il doit s'accorder avec Niré, comme le mien, bien que ce nom de famille me soit étranger maintenant.

Le téléphone sonne. C'est Anzu. D'un ton joyeux, elle m'annonce :

— Bonne nouvelle, Nobuki !

— Que se passe-t-il ?

— Hier, j'étais en visite à la résidence. J'ai vu maman se lever d'elle-même de son fauteuil roulant. En cherchant sa canne, elle m'a demandé : "Monsieur ne vient-il pas me voir aujourd'hui ? Je l'aime bien."

Je ne sais quoi dire, encore désemparé par les révélations de ma mère. Ma sœur continue à bavarder nonchalamment. Elle ne connaît pas l'existence du journal. Serait-ce mieux de le lui dévoiler un jour ? Elle ajoute :

— Une jeune soignante de la résidence m'a dit : "Madame Niré paraît très heureuse quand elle marche avec votre frère." J'espère que papa n'est pas jaloux de toi !

Je ris. Elle parle de ses projets pour l'après-midi : elle emmènera nos parents à la cabane, où son mari et papa fendront des bûches. Cet endroit me rappelle plus fortement que jamais le visage de grand-père me fixant avec un regard sévère. Je change de sujet :

— Anzu, j'ai une question à te poser. C'est à propos d'*oyaji*.

— De papa ? Qu'y a-t-il ?

— As-tu déjà entendu qu'il avait eu une maîtresse avant ma naissance ?

Elle se tait quelques secondes et me répond d'un ton hésitant :

— Oui... Qui t'a dit ça ?

— Maman.

— Quand ça ?

Je mens :

— Il y a plusieurs années, peu avant la mort de Kyôko.

— Ah bon ? Je croyais que maman ignorait cette affaire.

— Comment l'as-tu appris ?

— C'est une vieille histoire, dit-elle. Kyôko et moi étions en maternelle. Nous avons aperçu papa avec une inconnue dans sa voiture. Ni moi ni elle ne l'avions mentionné à maman.

— Comment étiez-vous sûres que c'était sa maîtresse ?

— C'était un jour où papa devait travailler au bureau. En plus, à cette époque-là, maman se plaignait qu'il était souvent absent de la maison.

Ça me surprend qu'elle conserve un si vieux souvenir. Elle ajoute :

— Cela ne nous regarde pas. J'espère que tu ne le raconteras pas à papa.

À sa façon de parler, j'ai la conviction qu'elle ignore l'adultère de notre mère.

— Bien sûr que non, dis-je.

Puis ma sœur me raconte que, l'autre jour, lorsque Suzuko a demandé à sa grand-mère si elle était heureuse, celle-ci a répondu : “Oui, très heureuse parce que mon mari est très gentil. Il reste tout le temps avec moi.” Ma sœur conclut :

— C'est touchant, n'est-ce pas ?

— Oui, absolument.

Ensuite, elle me rappelle les paroles de Suzuko : “J'ai deux vraies mères. Maman qui m'a mise au monde et maman qui m'élève. Et c'est moi qui ai choisi les deux.” Elle m'interroge :

— Sais-tu qui a initié ma fille à cette façon de penser ?

— Non.

— C'est sa grand-mère.

— Maman ?

— Oui. Je l'ignorais jusqu'à hier.

Je me rappelle le documentaire télévisé que maman mentionne dans son journal : une fillette expliquait pourquoi elle avait choisi sa mère, avant même sa naissance. Je ne crois pas au monde spirituel ni ne le renie. Pourtant, je me questionne : “Ma mère a-t-elle jamais envisagé de se faire avorter ? Pourquoi a-t-elle décidé de vivre quand même cette grossesse accidentelle et non désirée ?”

C'est le début du mois de janvier, en pleine période de grand froid.

L'accouchement approche. Comme prévu, Ayako est en congé depuis le début du mois de décembre. D'après son gynécologue, tout se présente au mieux en ce qui concerne sa santé et celle du bébé. Nos filles s'impatientent de l'arrivée d'un petit frère ou d'une petite sœur.

On est dimanche. Il neige depuis tôt le matin.

Après le repas du midi, mes filles descendent dans l'arrière-cour faire un bonhomme de neige. Je prends un café dans la salle à manger. Je feuillette un magazine de musique classique. Des publicités de guitare attirent mon attention. J'aimerais bien en acheter une nouvelle mais ce n'est pas le bon moment. J'entends un air de piano. Ayako joue dans le salon.

Je réfléchis encore à un prénom si c'est un garçon. Ma femme en a trouvé un pour une fille. Fumiko. Ça sonne comme celui de ma mère, Fujiko, qui s'écrit uniquement en *kanji* : 富士子, et qui signifie "l'enfant du mont Fuji". En revanche, Fumiko combine le *hiragana* et le *kanji* : ふみ子. Ayako préfère les *hiragana* car leur forme ronde donne une impression douce et féminine. Je la comprends car le *kanji* de notre nom de famille Niré, 檣, paraît un peu lourd. Elle avait déjà adopté cette combinaison pour nos deux filles : みよ子 et なみ子. Ironiquement, ces dernières sont devenues plutôt masculines.

Ayako joue maintenant *Tristesse* de Chopin. Une mélodie nostalgique.

Ce titre m'évoque, je ne sais pas pourquoi, l'histoire du garçon surnommé *Gaku-chan*, à qui ma mère avait envoyé une lettre d'admiration. Selon Tami, "gaku" venait de "ongaku 音楽 – musique", et ces *kanji* signifient "son et jouir" ou "jouir du son".

Je songe à un prénom portant ce caractère : 楽 gaku – jouir. Dans ma tête passent l'un après l'autre : Gakuya, Gakushi, Gakuma... ou simplement Gaku. Finalement me vient Gakuto, avec les *kanji* 楽斗. Le "to – 斗" désigne "puisoir", un vieux récipient servant à puiser des liquides. Donc, ce "gakuto" veut dire "joie et puisoir" ou "joyeux puisoir". Écouter de la musique, c'est comme récolter de l'eau, indispensable à la vie...

Ayako me rejoint dans la salle à manger. Elle se sert une tisane chaude. J'annonce :

— Je viens de trouver un nom pour un garçon.

— Ah, enfin ! Et quel est ton choix ?

— Ga-ku-to, Gakuto.

En le prononçant, j'écris les caractères sur un papier. Elle jubile :

— Ah, c'est bien digne de nous, musiciens ! Un prénom romantique et viril aussi, car ce *kanji* "to – 斗" se réfère à la constellation de la Grande Ourse.

Satisfait, j'ajoute :

— Nous pourrions le surnommer *Gaku-chan*.

Elle réagit d'un ton amusé :

— *Gaku-chan* ? C'est chouette ! Ta mère en serait ravie, même si pour elle le bébé ne sera pas son petit-fils.

Je m'étonne. Ma femme ignore ce que Tami m'a raconté. Je l'interroge :

— Pourquoi imagines-tu que ce surnom *Gaku-chan* ferait plaisir à ma mère ?

— C'est parce qu'elle était amoureuse d'un garçon qu'on appelait *Gaku-chan*.

— Comment sais-tu cela ?

— Je l’ai appris de nos filles. Un jour, lorsqu’elles lui ont posé des questions sur ses souvenirs de primaire, Fujiko-san leur a parlé de ce garçon. C’est toi qui les avais emmenées à la résidence ce jour-là.

Je réfléchis un instant. Ça doit être le jour où les enfants ont participé à une compétition de karaté. Ayako me sourit :

— Il semble qu’on n’oublie pas, malade ou non, les moments agréables de l’enfance, où qu’on soit.

J’acquiesce d’un signe de la tête. Elle ajoute :

— Les filles m’ont aussi appris que Fujiko-san avait eu un chien et un chat nommés Shiro et Kuro. Je sais maintenant que sa meilleure amie s’appelait Tami.

Nous sommes le samedi 15 janvier. Il fait beau et exceptionnellement doux pour cette saison.

Vers une heure de l'après-midi, ma femme sent les premières contractions, deux jours avant le terme. D'expérience, elle sait que le bébé ne traînera pas longtemps. Nous nous dépêchons de nous rendre en voiture à l'hôpital, situé au centre-ville. Nos filles séjournent chez ma sœur depuis hier soir et je les informe de notre départ.

La naissance ne durera sans doute pas plus de quatre heures. Je glisse dans mon sac à dos une revue d'information que je viens d'acheter. Je pense au journal intime de ma mère, que je n'ai pas repris depuis que j'ai découvert son aveu troublant. Il reste encore une trentaine de pages. Je décide de l'emporter aussi.

Nous sommes à l'hôpital. Ayako respire profondément. Je n'assisterai pas à l'accouchement. Elle préfère être seule en salle de travail et je le respecte, comme pour nos filles. Ce choix tient aussi de la considération qu'elle a pour moi qui suis sensible au sang. Nous attendons quelques minutes dans une pièce tranquille. Je la serre tendrement dans mes bras. Puis je me penche et m'adresse à son ventre :

— Salut, Fumiko ou Gakuto. Je te souhaite de sortir sans encombre. Sois doux envers ma femme, s'il te plaît. À tout à l'heure !

Ayako rit joyeusement. Quand je sors de la chambre, elle me lance :

— Bonne lecture, mon chéri !

Le médecin me prévient qu'il faudra attendre environ trois heures. Je lui annonce que je demeurerai dans le quartier et qu'on peut m'appeler sur mon portable à n'importe quel moment. Avant de quitter l'hôpital, je téléphone à plusieurs personnes : les parents de ma femme à Tottori, mon père, Anzu, ainsi que mon patron, pour l'informer de mon congé. Papa ne répond pas et je laisse un message.

Dehors, il y a un beau soleil et pas de vent. Je flâne sans but précis. Après plus d'une demi-heure, j'arrive dans un joli parc nommé Sazanka. C'est la première fois que j'entre là. J'entends le chant des moineaux dans les camélias d'hiver. Je contemple leurs fleurs magnifiques.

Mon portable sonne. C'est mon père qui me rappelle.

— J'ai écouté ton message. Je vous souhaite un bon accouchement !

— Merci. L'as-tu dit à maman ?

— Oui. Elle a aussitôt réagi : "Le gentil monsieur aura un bébé ? Un garçon ou une fille ?" Je lui ai répondu : "On ne sait pas encore." Elle a hâte de te revoir.

Je promets de le rappeler dès que la naissance aura eu lieu et je raccroche.

Je réfléchis quelques instants. Mon père ne connaît pas "l'accident" de ma mère et ne sait pas que nos enfants et moi ne sommes pas reliés à ses ancêtres Niré. Cette réalité lui pèserait s'il l'apprenait, bien que cela fût en partie dû à son propre adultère. Ou bien est-il au courant de tout cela ? Non, je ne pense pas.

Le soleil est toujours doux et agréable. Je respire profondément, comme Ayako. Puis je sors de mon sac à dos la revue, mais la range aussitôt. Je décide de lire plutôt le journal de ma mère. En ouvrant là où j'avais inséré un signet, je m'écrie : "Quelle coïncidence !" La date est celle d'aujourd'hui. De plus, le lieu et le temps qu'il fait sont les mêmes.

Jeudi 15 janvier, ensoleillé, à midi. Au parc Sazanka.

J'observe les camélias d'hiver. Ces fleurs m'enchantent avec leurs pétales rose foncé et leur cœur tout jaune. Elles restent ainsi même lorsqu'il neige. Quelle vivacité ! J'attends le retour de mon mari, parti nous chercher des repas au restaurant de son ami.

Ce matin, Tetsuo m'a proposé :

— Cet après-midi, il fera quinze degrés. C'est exceptionnel pour cette période. Il faut en profiter. Pique-niquons dans un endroit agréable.

Cela m'a surprise, car nous déjeunons tous les jours dans la salle à manger de la résidence. Nous aimons leur nourriture légère, équilibrée et délicieuse. En plus, le menu d'aujourd'hui est mon favori : saumon grillé, salade verte, riz, soupe au tofu et aux champignons. Il a insisté :

— Je commanderai des bentô au restaurant.

J'ai accepté sans beaucoup d'enthousiasme. Il ne m'a même pas demandé ce que j'aimerais. Il est comme ça : égoïste.

Tiens, il est déjà revenu ! Il descend de la voiture avec un sac en plastique. Il a l'air de bonne humeur. Qu'a-t-il commandé ? Des sushis ?

Il est huit heures du soir.

Tetsuo joue au shôgi avec son ami dans la salle commune. J'ai repris mon journal pour relater notre pique-nique de ce midi. Je dois écrire cet événement afin de pouvoir m'en souvenir en le relisant à l'avenir.

Tetsuo avait commandé des onigiri et du thé. C'était tout ! Pas de salade, ni de soupe, ni de sushis, ni de poisson ou de viande, mais seulement des boulettes de riz. Je note ici notre conversation.

En mettant la boîte sur la table de pique-nique, il m'a demandé :

— Fujiko, ce matin j'avais envie de manger des onigiri. Sais-tu pourquoi ?

Je lui ai répondu un peu mécontente :

— Non. Comment pourrais-je le deviner ?

— Je me remémorais l'époque où nous venions de nous fiancer. Un dimanche matin, nous sommes sortis nous promener au pied du mont Daisen. Je pensais que nous déjeunerions quelque part dans un restaurant.

Mais tu nous avais apporté des bentô. C'était des onigiri. Les garnitures m'avaient impressionné : morceaux de saumon et porc grillés, œufs brouillés, sésame blanc et noir, flocons de shiso séché et de bonite, algues variées, uméboshi... Et le riz avait été parfaitement cuit, ni mou ni dur. Je n'avais jamais goûté des onigiri aussi délicieux.

Confuse, j'ai regardé son visage. Je ne parvenais pas à me souvenir de cette promenade.

Tetsuo a ajouté :

— J'étais convaincu qu'une jeune femme qui prépare une nourriture si simple avec autant de soin devait être une personne droite. Cela m'a encore plus rassuré pour notre mariage.

Il m'a désigné les garnitures mélangées dans le riz. Je les ai examinés de près. En effet, c'étaient les mêmes qu'il venait de me décrire.

— Goûtons-les, Fujiko ! Mon ami les a confectionnés exceptionnellement pour nous.

J'en ai mangé un en silence. C'était savoureux.

Attristée d'avoir oublié ce moment passé, j'ai levé la tête vers le ciel où apparaissaient de légers nuages un peu sombres. Soudain, j'ai revu une scène de randonnée pendant laquelle nous avons été surpris par une averse. Nous n'avions pas apporté de parapluie. Aussitôt, Tetsuo avait ôté sa veste et l'avait mise sur mes épaules puis m'avait couverte avec la bâche de pique-nique. Il était déjà tout trempé sous la pluie...

J'ai pris un deuxième onigiri. Tetsuo m'a servi un gobelet en papier de thé chaud. J'ai senti une larme couler le long de ma joue...

Mon portable sonne. C'est l'hôpital. L'infirmière m'annonce joyeusement :

— Monsieur Niré, votre enfant est né ! Revenez immédiatement !

— Déjà ?! Tout va bien ?

— Oui, très bien. C'est un garçon.

Je quitte le parc. En marchant vers l'hôpital, je téléphone chez ma sœur. Cette fois-ci, c'est Miyoko qui me répond. Je lui annonce la nouvelle. Ma fille s'exclame :

— C'est un garçon !

Aussitôt, elle crie à Namiko : “Nous avons maintenant un petit frère ! Papa l'a déjà nommé. Gakuto !” Je l'entends répéter à ma sœur : “Tante Anzu, c'est un garçon ! Il s'appelle Gakuto.” Puis Anzu reprend le combiné. Elle me félicite et promet d'amener mes enfants à l'hôpital dans une heure.

Je téléphone de nouveau à mes beaux-parents et à mon père, qui sont tous contents que la mère et le bébé se portent très bien. Mon père m'interroge :

— Gakuto ? Comment cela s'écrit-il ?

Je lui énonce ses *kanji*. Il murmure leurs significations :

— Jouir... puisoir... la Grande Ourse...

Après une seconde de silence, il déclare :

— Oui, ça s'accorde très bien avec notre nom de famille, comme le tien. Gakuto Niré, c'est beau ça.

Je lui demande :

— Maman est là ?

— Non, elle est à son club d'exercices physiques. Elle sera de retour dans quelques minutes. Nous viendrons à l'hôpital demain après-midi.

La brise souffle et la température descend. Je marche en observant le ciel bleu sans nuages. Je me parle à moi-même, comme si je tenais un journal.

Samedi 15 janvier, ensoleillé, 15 h 30. Au parc Sazanka.

Gakuto vient de naître. Merci, Ayako. Nous serons certainement plus occupés désormais, mais nous nous débrouillerons bien ensemble avec nos filles sages et joyeuses. Mon père est ravi de son cinquième petit-enfant. Ma mère le sera aussi pour le bébé du “gentil monsieur”.

Aujourd’hui, j’ai enfin terminé de lire le journal intime de maman.

Ses souvenirs dérangeants ont disparu de sa mémoire et elle mène une vie paisible. Comme elle l’a déclaré à sa petite fille Suzuko : “Oui, très heureuse parce que mon mari est très gentil. Il reste tout le temps avec moi.” Quel que soit son passé, je dois être content de son bonheur à présent, même si je n’existe plus pour elle en tant que fils.

Je pense à mon père. Je ne pourrai pas continuer à faire semblant d’être son enfant biologique. Cela le regarde. Je me sens obligé de lui en parler.

J'arrive à l'hôpital. L'infirmière en charge m'accueille en me félicitant.

— Monsieur Niré, le bébé vous ressemble beaucoup !

Réjoui, je la remercie. Après quelques minutes d'attente, je suis autorisé à entrer dans la chambre de ma femme. Allongée sur le lit, Ayako tient dans ses bras notre enfant enveloppé dans un tissu blanc tout doux. Elle n'a pas l'air trop fatiguée. Elle me le présente :

— Voici, Gakuto. Grâce à ton message, il est sorti sans difficulté.

Je m'adresse à notre fils endormi :

— Gakuto, bienvenue dans la famille Niré. Merci d'avoir été gentil avec ma femme. Tu devras être fort auprès de tes sœurs très actives, d'accord ?

Il bâille, la bouche grande ouverte. Nous sourions. Ayako plaisante :

— Hélas, lui aussi est ton sosie !

Je l'informe que les filles viendront ce soir avec ma sœur, suivies demain par ses parents et les miens. À ce moment, quelqu'un frappe à la porte. C'est l'infirmière.

— Monsieur Niré, vos parents sont arrivés.

Déjà ? Étonné, je ressors de la chambre. Ils se trouvent dans la salle d'attente. Assise dans son fauteuil roulant, ma mère regarde dehors par la fenêtre. Mon père s'approche de moi et me chuchote :

— Ta mère a insisté en me disant : “Je dois aller voir le bébé tout de suite. Le gentil monsieur doit attendre ma visite.”

Je me dirige vers elle. Courbé à ses côtés, je la salue :

— Fujiko-san, merci d'être venue. Ça me fait un grand plaisir.

Le regard rempli de joie, elle saisit fort mes mains. Puis, elle se lève en s'appuyant sur mon bras. Nous marchons lentement, alors que mon père nous suit en poussant le fauteuil roulant.

Je présente ma femme à maman. Elles se saluent poliment.

— Bonjour, madame. Félicitations pour la naissance de votre petit garçon !

— Merci beaucoup, Fujiko-san. Je suis ravie de votre visite.

Ma mère se réinstalle dans son fauteuil. Je lui confie le nouveau-né et elle le serre sur sa poitrine. Je lui annonce :

— Il s'appelle Gakuto. On le surnommait Gaku-*chan*.

— Gaku-*chan* ?

Je hoche la tête, croyant que cela lui plaît. Pourtant, elle devient perplexe. Elle examine longuement le visage du bébé, sans sourire, sans un mot. Qu'y a-t-il ? Mon épouse me fait signe de me taire. Mon père reste coi. Le silence s'installe. Maman fixe toujours Gakuto. Soudain, son expression s'adoucit. Elle murmure :

— C'est mon fils, Nobuki...

Mes filles arrivent avec leur tante. Elles appellent déjà leur petit frère par son surnom, Gaku-*chan*. Après avoir salué sa belle-sœur, Anzu emmène notre mère à la cafétéria.

Mon père et moi sommes dans le couloir, assis sur un banc. Il commente :

— Gakuto te ressemble beaucoup, vraiment. Il n'est pas surprenant que ta mère le confonde avec toi.

— Je croyais que mon nom n'existait plus dans sa mémoire.

— Moi aussi. On ne sait jamais comment le cerveau fonctionne.

Il me raconte ma naissance. En l'écoutant, je revois les photos de ma famille prises à l'hôpital. Alors que mon père, ses parents et mes sœurs souriaient, ma mère apparaissait perturbée.

— Nobuki, ce fut une véritable joie pour la famille Niré. Tu comprends mon enchantement d'avoir aussi un garçon.

Je bégaye :

— O... *oyaji*...

Il me répond amicalement :

— Oui, *segaré*. Tu es adulte et maintenant père de trois enfants.

L'appellation "*oyaji*" me met plus à l'aise que "papa".

Je bégaye encore :

— Je... j'ai quelque chose de très important à te dire.

— Ah bon ? À propos de quoi ?

— De ma naissance.

Il me regarde, les yeux écarquillés. Il ne prononce nul mot. Puis il lève la tête vers le plafond. Est-il au courant de "ça" ? Avant que je n'ouvre la bouche, il me demande :

— Comment l'as-tu découvert ?

Il savait donc ! J'avoue :

— J'ai lu le journal de maman.

— Le journal ?

Je lui explique quand et comment je l'ai trouvé, ainsi que l'époque durant laquelle elle l'a tenu. Cela le surprend. Je m'excuse :

— Désolé de ne pas t'en avoir parlé tout de suite.

— C'est bien, Nobuki. Tu as appris la vérité. C'est ce qui compte.

Il se tait pendant un moment. J'ose l'interroger :

— Sais-tu qui est mon père biologique ?

— Non. Quand tu le découvriras un jour, tu me le diras. Tu es mon fils, tes enfants sont mes petits-enfants. Rien ne changera jamais entre nous.

Ma voix tremble :

— *Oyaji*...

Il tapote tendrement mon épaule.

La porte de la chambre de ma femme s'ouvre et mes filles sortent. Dès qu'elles nous aperçoivent, elles s'approchent de nous avec hâte. Miyoko demande à son grand-père :

— À l'école primaire, *Fujiko-san* était amoureuse d'un garçon aussi appelé *Gaku-chan*. Tu t'en souviens ?

Mon père lui sourit :

— Oui, ma chérie. Ce doit être un souvenir précieux pour ta grand-mère.

OceanofPDF.com

GLOSSAIRE

Bentô : repas à emporter servi dans une boîte.

Bon : fête bouddhique des morts, célébrée du 13 au 15 juillet ou du 13 au 15 août, selon les régions.

Chan : diminutif du suffixe *san*.

Chawan-mushi : flan aux œufs et au poulet servi chaud dans une tasse.

Dango : brochette de boulettes de farine de riz.

Furigana : *hiragana* ou *katakana* écrits à côté d'un *kanji* pour en faciliter la prononciation.

Higurashi : espèce de cigale.

Hijiki : variété d'algues brunes.

Hiragana : écriture syllabique japonaise.

Hiyashi-chûka : plat japonais de nouilles froides recouvertes de différentes garnitures fraîches.

Kaku : traits de pinceau dans les *kanji*.

Kamaboko : produit à base de chair de poisson blanc cuit à la vapeur.

Kamataki : processus de cuisson de la poterie dans un four à bois.

Kanji : idéogramme chinois.

Katakana : écriture syllabique japonaise utilisée principalement pour les mots d'origine étrangère.

Koseki : état civil fixant le domicile légal de la famille dont tous les membres portent le même nom.

Miai : rencontre arrangée en vue d'un mariage.

Mugicha : thé à base de grains d'orge grillés.

Natsuméro : chansons populaires des années 1930 à 1950.

Nigiri ou *nigirizushi* : petit morceau de riz vinaigré avec une tranche de poisson cru ou de fruit de mer.

Ofukuro : ma mère (langage familier employé par les hommes).

Onigiri : boule de riz, généralement enveloppée de *nori* (feuille d'algue séchée).

Oshiiré : placard à literie et à vêtements encastré dans le mur.

Oyaji : mon père (langage familier employé par les hommes).

San : suffixe de politesse équivalant à monsieur, madame ou mademoiselle.

Ségaré : mon fils (langage familier employé par les pères).

Sémi : cigale.

Shiso : basilic japonais. Aussi appelé "perilla".

Shôgi : jeu d'échecs japonais.

Soroban : abaque japonais.

Sumô : sport de lutte japonais.

Uméboshi : prune confite dans du sel avec des feuilles de perilla.

Yôshi : enfant adopté.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

[OceanofPDF.com](#)